


McGILL
UNIVERSITY
LIBRARY

W. W. Rockhill

# SERGE PANINE

## PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois
à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 5 janvier 1882.

DU MÊME AUTEUR

## ROMANS

## LES BATAILLES DE LA VIE

**Serge Panine,** *ouvrage couronné par l'Académie française,* 164e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

**Le Maître de Forges**, 280e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**La Comtesse Sarah,** 182e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Lise Fleuron**, 120e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50

**La Grande Marnière,** 168e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Les Dames de Croix-Mort,** 104e ÉDITION. — 1 volume grand in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Volonté,** 130e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. 3 fr. 50

**Le Docteur Rameau,** 114e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Dernier Amour**, 100e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

---

**Noir et Rose,** 78e ÉDITION. — 1 vol. grand in-16. 3 fr. 50

**L'Ame de Pierre,** 1 volume grand in-16. Illustrations de E. BAYARD . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

## THÉATRE

**Régina Sarpi,** drame en cinq actes. — 1 volume grand in-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. »

**Marthe,** comédie en quatre actes. — 1 volume grand in-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. »

**Serge Panine**, pièce en cinq actes. — 1 volume grand in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. »

**Le Maître de Forges,** pièce en quatre actes et cinq tableaux. — 1 volume grand in-18. . . . . . . . . . . . . 2 fr. »

**La Comtesse Sarah,** comédie en cinq actes (*Gymnase*). — 1 volume grand in-18 . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. »

**La Grande Marnière,** drame en huit tableaux (*Porte-Saint-Martin*). — 1 volume grand in-18. . . . . . . . . 2 fr. »

---

GEORGES OHNET

# SERGE PANINE

PIÈCE EN CINQ ACTES

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1892

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| Le prince SERGE PANINE. . . . . | MM. | Marais. |
| CAYROL . . . . . . . . . . . . . . | | Landrol. |
| MARÉCHAL . . . . . . . . . . . . | | Corbin. |
| HERZOG . . . . . . . . . . . . . . | | Lagrange. |
| PIERRE DELARUE. . . . . . . . . | | M. Luguet. |
| SAVINIEN DESVARENNES . . . . | | Cooper. |
| LA BRÈDE. . . . . . . . . . . . . . | | Bernès. |
| DU TREMBLAYS. . . . . . . . . . | | Revel. |
| UN DOMESTIQUE . . . . . . . . . | | Ismael. |
| UN COMMISSAIRE. . . . . . . . . | | Pascal père. |
| MADAME DESVARENNES. . . . . | Mmes | Pasca. |
| JEANNE DE CERNAY. . . . . . . | | Léonide Leblanc. |
| MICHELINE DESVARENNES . . . | | Jeanne Brindeau. |
| SUZANNE HERZOG . . . . . . . . | | M. Vrignault. |
| UNE FEMME DE CHAMBRE. . . . | | Gennetier. |

DEUX DOMESTIQUES : Oulif, Adrien.

Nota. — Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du public.

# SERGE PANINE

## ACTE PREMIER

Le bureau de madame Desvarennes. — Porte au fond, portes dans les pans coupés de droite et de gauche. — Au premier plan, droite, une fenêtre; devant cette fenêtre, sur le même plan, un bureau avec dossiers, plumes, encriers, etc. — Entre le bureau et la fenêtre, un fauteuil de bureau. — A gauche du bureau, une chaise. — Entre la porte du fond et celle pan coupé droite, un coffre-fort; à gauche de la porte du fond une chaise; au-dessus, et accrochée au mur, une affiche indiquant le départ des paquebots de la maison Desvarennes. — Au premier plan à gauche, un canapé; entre ce canapé et la porte, pan coupé gauche, un pupitre élevé, sur lequel se trouve un grand livre, un encrier et un timbre. — Au-dessus du canapé, des rayons sur lesquels il y a de petits sacs contenant des échantillons de blé.

### SCÈNE PREMIÈRE

SAVINIEN, MARÉCHAL, assis sur le fauteuil.

SAVINIEN, entrant du fond.

Bonjour, Maréchal.

MARÉCHAL.

Bonjour, monsieur Savinien.

SAVINIEN.

Ma tante Desvarennes est dans son cabinet?

MARÉCHAL.

Elle est occupée...

SAVINIEN.

Bon! J'attendrai. (Il s'assied sur la chaise, à gauche du bureau.) Vous travaillez toujours, vous, heureux homme?...

MARÉCHAL.

Vous voyez.

SAVINIEN.

Moi, je m'amuse. Et si vous saviez comme ça m'ennuie!...

MARÉCHAL.

Il me semble qu'il dépend de vous...

SAVINIEN.

Mais non... Ma tante me fait une pension de deux mille francs par mois, et me défend toute entreprise, sous prétexte que je pourrais ternir l'honneur de la boulangerie.

MARÉCHAL.

Vous avez bien manqué déjà, par deux fois...

SAVINIEN.

Je n'ai pas réussi... Ma tante a payé... Mais est-ce à deux ou trois culbutes près qu'on juge les inventeurs? Au lieu de m'encourager...

MARÉCHAL.

Diable!

SAVINIEN.

Elle m'a réduit à l'inaction... Alors, avec une sève comme la mienne, il a fallu me dépenser. Je me suis jeté à corps perdu dans la vie à outrance (1). Le club, les

(1) Il se lève et descend avant-scène gauche.

femmes, les courses et les premières... voilà ma vie, mon ami.

MARÉCHAL.

Navrante!

SAVINIEN.

Je perds mon temps, mon argent, mes illusions et mes cheveux (1)... Et il faut traîner mon boulet... Je suis le forçat du plaisir!... Mais en voilà assez. J'ai trouvé une idée (2)... Je viens pour en parler à ma tante... J'entrevois la fortune, je veux reprendre ma liberté (3)...

MARÉCHAL, *à part.*

Un retour de vocation, ça va être cher.

SAVINIEN.

Voyez-vous?... Ici, dans cette atmosphère de travail, je me sens renaître... Bonnes, les affaires?...

MARÉCHAL.

Excellentes.

SAVINIEN (4).

Il paraît que maintenant vous avez une flotte.

MARÉCHAL.

A vapeur (5). Nous transportons nous-mêmes nos blés du Levant...

SAVINIEN (6).

Et dire que le berceau de cette magnifique entreprise a été une petite boutique de boulangerie de la rue Neuve Coquenard! Ah! c'est que la patronne est une rude femme! Pas commode, par exemple!... Il ne faut pas essayer de lutter avec elle... Sa fille seule, pour laquelle

(1) Il remonte premier plan, milieu.
(2) Il vient à gauche du bureau.
(3) Il redescend avant-scène gauche.
(4) Il remonte au fond, à gauche, devant l'affiche.
(5) Il sonne; un domestique entre et vient à lui; il lui remet des papiers; le domestique sort.
(6) Il vient s'asseoir sur le canapé.

elle a une tendresse insensée... sa fille, seule, sait la faire plier...

MARÉCHAL.

Qu'est-ce que vous voulez? Mademoiselle Micheline s'est fait attendre pendant onze ans... madame Desvarennes a désespéré d'être mère... Alors, pour rattraper le temps perdu, elle met les baisers doubles.

SAVINIEN (1).

Mais dites donc, vous, cachottier... vous ne me dites rien... Il y a pourtant du nouveau ici...

MARÉCHAL.

Quoi donc?

SAVINIEN.

Le mariage...

MARÉCHAL.

Ah! pour mademoiselle Jeanne?...

SAVINIEN (2).

Mais non, pour Micheline...

MARÉCHAL.

Vous savez bien que le fiancé de mademoiselle Desvarennes, mon ami et protecteur Pierre Delarue, est toujours en Afrique.

SAVINIEN.

Oui, à lever des plans pour un projet de mer intérieure dans le Sahara... Une idée à moi, ça, qu'on m'a volée!... Aussi, n'est-ce pas de Pierre qu'il s'agit... bien au contraire... Il paraît que, pendant qu'il est là-bas... un autre, ici...

MARÉCHAL.

C'est faux! Et je ne comprends pas comment, vous, monsieur Desvarennes...

SAVINIEN.

Vous protestez? Mais, mon cher, tout le monde en

(1) Il se lève et vient à gauche du bureau, en face de Maréchal.
(2) Il s'assied sur la chaise qui . à gauche du bureau.

parle... et le rival de Pierre est le prince Serge Panine, tout simplement...

MARÉCHAL.

Le prince Panine n'a pas mis les pieds ici depuis trois semaines...

SAVINIEN.

Il les y avait donc mis avant (1)?... Là! là!... calmez-vous! Que Micheline soit bourgeoise ou princesse, peu m'importe! je n'en serai ni plus riche ni plus pauvre (2)... Mais, vous parliez de mademoiselle Jeanne... Elle va donc aussi se marier?...

MARÉCHAL.

Pour elle, c'est autre chose. M. Cayrol a demandé sa main.

SAVINIEN (3).

Allons donc! Cayrol! ~~Cayrol l'auvergnat~~? Ce coffre-fort renfermait donc un cœur?

MARÉCHAL.

Mademoiselle Jeanne a refusé le cœur et le coffre.

SAVINIEN.

Elle est folle! Quoique Cayrol soit bien plus âgé qu'elle, c'est un mariage inespéré... car elle n'a pas le sou... Une véritable enfant trouvée!... C'est bien par hasard que ma tante l'a recueillie (4)... Il y a vingt ans de cela... Micheline n'était pas née. Le château de Cernay, voisin de l'usine, fut mis en vente. Le comte de Cernay venait d'y mourir d'épuisement, ne laissant que des dettes et une petite fille de six ans, ~~qu'il avait eue d'une chanteuse célèbre, morte avant lui~~... En parcourant le château, ma tante rencontra la petite Jeanne vêtue de noir... L'enfant lui sourit, la patronne la saisit dans ses bras, apprit qu'elle était seule au

(1) Protestations muettes de Maréchal. Savinien se lève et descend avant-scène, un peu à gauche.

(2) Il revient au bureau sur lequel il s'assied, au coin, à gauche.

(3) Il se lève et vient à gauche du bureau, devant la chaise.

(4) Il s'assied sur la chaise.

monde, puis, le château lui plaisant, elle l'acheta et garda l'orpheline par-dessus le marché.

MARÉCHAL.

Excellente femme!

SAVINIEN (1).

Et mademoiselle Jeanne se donne aujourd'hui le genre de refuser les millionnaires! Si ça ne fait pas pitié! ~~La fille naturelle d'un comte et d'une chanteuse légère. Elle descend des croisades, en passant par le Conservatoire~~ (2).

MARÉCHAL.

M. Cayrol est désolé... mais il persiste. Il s'est juré de réussir...

SAVINIEN.

Il en est bien capable! Oh! mais, Panine d'un côté, Cayrol de l'autre... la maison doit être devenue très amusante! On va m'y revoir.

On entend la voix de madame Desvarennes.

MARÉCHAL.

Oh! la patronne!

Il se lève et descend avant-scène droite; Savinien se dissimule dans le coin de droite du coffre-fort.

## SCÈNE II

### LES MÊMES, MADAME DESVARENNES.

MADAME DESVARENNES, au dehors.

Non, monsieur! Vous direz au ministre que ça ne me convient pas! Ce n'est pas l'usage de la maison. Voilà trente-cinq ans que je fais les affaires ainsi, et je m'en suis toujours bien trouvée. Je vous salue... Ah!

(1) Il descend avant-scène gauche.
(2) Il remonte au fond.

SAVINIEN.

Oh! oh! il y a de l'orage.

MADAME DESVARENNES, sans voir Savinien (1).

Comprenez-vous ça, Maréchal?... Ils veulent m'imposer un agent du ministère, à demeure à l'usine, sous prétexte de contrôle! C'est la première fois qu'on a l'air de me suspecter. Et, ma foi, la moutarde m'est montée au nez. Je n'ai pas besoin d'eux et ils ont besoin de moi. Je ne serai pas embarrassée de vendre ma farine à d'autres ! Et si le ministre n'est pas content, il ira le dire à Rome!... Il y sera bien reçu... D'ailleurs, il change tous les jours, leur ministre... On ne sait jamais à qui on a affaire! (Elle marche à grands pas, les mains derrière le dos. — Apercevant Savinien.) Tiens, te voilà, toi! ~~Comment se fait-il que tu aies quitté tes cocottes~~?

SAVINIEN, un peu embarrassé (2).

Je tenais à venir vous présenter mes devoirs...

MADAME DESVARENNES (3).

Maréchal, la signature.

SAVINIEN (4).

Et en même temps vous parler d'une affaire...

MADAME DESVARENNES, brusquement.

Pas de bêtises !... Je n'ai pas le temps. Tu sais quelles sont nos conventions? Je te fais des rentes pour que tu ne fasses pas d'affaires.

SAVINIEN, vivement.

Je renonce aux rentes. Je reprends mon indépendance.

(1) Elle entre par la porte pan coupé gauche, et descend avant-scène, milieu. Savinien traverse au fond du théâtre, et vient devant le pupitre qui se trouve près de la porte par laquelle est entrée madame Desvarennes.

(2) Il descend avant-scène gauche.

(3) Elle remonte s'asseoir sur le fauteuil en passant devant le bureau; Maréchal remonte à droite et va se placer derrière le bureau.

(4) Il vient s'asseoir sur la chaise, à gauche du bureau.

L'affaire que je veux lancer est superbe. J'ai des bailleurs de fonds. Et si vous voulez...

MADAME DESVARENNES.

Jamais de la vie! (A Maréchal.) C'est au comptant, ça?... (A Savinien.) Tu ne ferais que des absurdités. En somme, tu veux vendre une idée, n'est-ce pas?... Eh bien! donne-moi la préférence...

SAVINIEN.

Ah! non! vous ne croyez pas à mes idées, vous, ma tante!

MADAME DESVARENNES.

Qu'est-ce que ça te fait, si je te les achète? Il me semble que c'est cependant une jolie preuve de confiance. (A Maréchal.) Avez-vous expédié les deuxièmes marques?

MARÉCHAL.

Hier matin.

MADAME DESVARENNES.

Qu'est-ce que c'est que ton invention?

SAVINIEN, gravement.

Ma tante, c'est une machine à battre...

MADAME DESVARENNES.

A battre monnaie (1). Maréchal, donnez-lui cinq mille francs... (Geste de Savinien.) Donnez-lui en six mille... Es-tu content?... Oui, alors que je n'entende plus parler de toi (2)!...

MARÉCHAL, à part.

Jusqu'à ce que l'argent soit mangé!...

Il s'assied sur le fauteuil.

(1) Elle se lève.

(2) Elle descend, passe devant le bureau et va au pupitre au fond, à gauche. Maréchal va ouvrir le coffre-fort, y prend des billets de banque et redescend à droite du bureau, devant le fauteuil ; Savinien se lève : Maréchal lui donne six billets qu'il met dans sa poche.

## SCÈNE III

LES MÊMES, CAYROL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, au fond.

M. Cayrol...

MADAME DESVARENNES.

Faites entrer ! (1) Ah! vous voilà, vous!... J'allais vous envoyer chercher... J'ai à vous parler...

CAYROL.

Moi aussi. Vous savez que c'est aujourd'hui que nous traitons l'affaire des blés d'Egypte avec Herzog...

MADAME DESVARENNES.

Il ne me va pas beaucoup, ce monsieur...

SAVINIEN (2).

Est-ce que c'est Herzog de Mayence?

CAYROL, vivement.

Il n'est pas de Mayence ! C'est un bruit qu'on répand pour lui faire du tort ! Il est Luxembourgeois... Il brasse depuis vingt ans des affaires en Belgique...

SAVINIEN.

Il a commencé par la Belgique?... Imprudent !

CAYROL.

C'est un homme très fort. Nous montons ensemble une affaire : le Crédit Européen. Laissez-moi vous le présenter.

MADAME DESVARENNES, vivement.

Eh bien ! amenez-le !...

(1) Le domestique ouvre la porte du fond. Cayrol entre et reste au fond, à droite de madame Desvarennes.

(2) Il va à Cayrol, à qui il serre la main.

CAYROL ([1]).

A la bonne heure! Maintenant, autre chose. J'arrive de Fontainebleau où je suis allé pour affaire. En débarquant à Paris, je me suis trouvé nez à nez avec quelqu'un qui vous touche de près...

MADAME DESVARENNES.

Qui donc?

CAYROL.

Pierre Delarue!...

MADAME DESVARENNES, vivement ([2]).

Pierre! Enfin!... Que vous a-t-il dit?

CAYROL.

Rien. Il avait sur les lèvres une question qu'il n'a point faite. Moi, j'ai été saisi en le voyant... Il a toute sa barbe maintenant. Il est très changé.

MADAME DESVARENNES, avec émotion.

Pauvre garçon!... Il n'y a pas un instant à perdre. Il faut que je le voie avant qu'il se présente ici. Maréchal, ma voiture ([3])!...

SAVINIEN.

Ma tante, j'ai la mienne. Si vous voulez, je vous conduirai.

MADAME DESVARENNES.

Soit!.. Je ne serai pas absente plus d'une heure!.. Maréchal... je puis me croiser avec Pierre... Dans ce cas-là... retenez-le... (A Savinien.) Allons!

Elle sort à gauche avec Savinien.

([1]) Savinien va s'asseoir sur la chaise, à gauche du bureau.

([2]) Elle ferme le registre et descend à l'avant-scène, un peu à droite, en passant devant Cayrol qui descend au milieu.

([3]) Elle remonte au deuxième plan, milieu ; Cayrol va à l'avant-scène gauche; Savinien se lève

## SCÈNE IV

MARÉCHAL, CAYROL.

CAYROL (1).

Vous savez pourquoi Pierre revient?

MARÉCHAL

Pour ses affaires, sans doute.

CAYROL, froidement.

N'essayez donc pas de jouer au plus fin avec moi... Il y a quinze jours, madame Desvarennes a envoyé à Pierre une dépêche ainsi conçue : « Si tu ne veux pas trouver ma fille mariée à ton retour, reviens sans perdre un instant. »

MARÉCHAL.

Après ?

CAYROL.

Après, Pierre a pris le paquebot qui fait le trajet entre Alger et Marseille. Il a sauté dans le rapide, et il est arrivé ce matin, pour revendiquer ses droits de fiancé.

MARÉCHAL.

Conclusion?

CAYROL.

Conclusion ! Il va se livrer une bataille dans cette maison entre Pierre, qui adore Micheline, Micheline qui en aime un autre, et madame Desvarennes, qui est prise entre sa fille et Pierre... Pour qui êtes-vous ?

MARÉCHAL.

Je ne compte pas, moi; je ne suis qu'un subalterne.

CAYROL.

Ta, ta, ta, vous avez une très grande influence sur la patronne... Il faut que vous soyez dans nos intérêts !...

Ils se lèvent.

(1) Il vient s'asseoir sur la chaise, à gauche du bureau.

MARÉCHAL.

Vos intérêts?...

CAYROL [1].

Oui, je l'avoue, je me suis mis du côté de l'amour. Le prince est aimé de mademoiselle Desvarennes: je le sers. Micheline m'en sera reconnaissante et me servira à son tour auprès de mademoiselle de Cernay. Quant à vous, si madame Desvarennes vous demande votre avis, dites-lui du bien de Panine. Lorsque le prince sera le maître ici, votre position s'en ressentira.

MARÉCHAL.

Eh bien! franchise pour franchise. Vous ignorez probablement, monsieur Cayrol, comment je suis entré ici. Il y a quatre ans de cela... J'étais fort malheureux. Après avoir tenté dix fois la fortune sans réussir, je me sentais à bout de forces. J'étais bien près de songer à finir ma triste existence, quand je rencontrai Pierre. Nous avions été au collège ensemble. J'osai l'arrêter. D'abord il ne me reconnaissait pas... Mais quand je parlai, il s'écria : Maréchal! et, sans rougir de mes haillons, il me sauta au cou. Séance tenante, il m'amena à madame Desvarennes. Vous voyez que le peu que je suis, c'est à Pierre que je dois de l'être. Il a été pour moi plus qu'un ami : un frère! Dites, maintenant, ce que vous penseriez de moi si je faisais ce que vous venez de me conseiller?

CAYROL, lui serrant la main.

Vos motifs sont très respectables. Mais rien ne prévaudra contre Panine. Vous ne connaissez pas ce Slave à la parole caressante et aux yeux tendres... c'est un séducteur! On l'appelle le prince charmant, Micheline l'aime...

MARÉCHAL.

Peut-elle l'aimer?... Elle a dansé avec lui... Elle le trouve aimable... Mais de cette sympathie à de l'amour...

CAYROL.

Son amie Jeanne lui aura parlé de lui... Mademoiselle

[1] Ils descendent à l'avant-scène, un peu à droite.

de Cernay l'a connu en Angleterre, quand, il y a six mois, elle est allée voir sa tante ~~naturelle~~, cette grande dame qui l'avait oubliée pendant vingt-cinq ans... Jeanne, de retour à Paris, a retrouvé le prince dans le monde...

MARÉCHAL.

Avouez que vous avez même été longtemps jaloux de lui. Il s'occupait beaucoup de mademoiselle de Cernay, le prince...

CAYROL.

Pure galanterie, puisqu'il a demandé la main de mademoiselle Desvarennes...

MARÉCHAL.

Qui lui a été refusée net!

CAYROL.

Là-dessus, pleurs de Micheline et demi-capitulation de madame Desvarennes, qui a prié le prince, en attendant sa réponse, de vouloir bien s'éloigner pour trois semaines. C'est aujourd'hui que le délai imposé expire. Serge viendra, verra et vaincra!

MARÉCHAL.

Peut-être! En tout cas je serai là, moi, pour plaindre Pierre et le consoler.

CAYROL.

Vous prenez le parti du plus faible : c'est beau!

MARÉCHAL.

Non! C'est tout bonnement honnête. Mais ça devient si rare!

UN DOMESTIQUE, entrant du fond.

M. Pierre Delarue.

Maréchal et Cayrol se regardent un instant en silence.

MARÉCHAL [1].

Vous ne tenez pas à le voir en ce moment, n'est-ce pas?

[1] Ils remontent au premier plan, milieu.

CAYROL, gêné [1].

Dame! Je ne saurais que lui dire. Je vais tâcher d'avertir Micheline.

Il sort par la porte, pan coupé droite

MARÉCHAL, au domestique.

Faites entrer.

## SCÈNE V

MARÉCHAL, PIERRE.

PIERRE, va vivement à Maréchal.

Maréchal!...

Il lui serre la main avec émotion.

MARÉCHAL.

Mon ami!... (Ils se regardent un instant.) Je t'attendais : tu as été annoncé.

PIERRE.

Par Cayrol, n'est-ce pas?

MARÉCHAL.

Oui.

PIERRE [2].

Il m'est hostile? (Maréchal fait un geste.) Ne nie pas! je l'ai lu dans ses yeux, ce matin. Allons! Les habiles m'abandonnent! Ma cause est perdue!

MARÉCHAL.

Pierre, vas-tu perdre courage?

PIERRE.

Si tu savais ce que j'ai souffert depuis quinze jours! Et

(1) Il passe devant Maréchal qui remonte au deuxième plan gauche ; Cayrol prend son chapeau, qu'il avait mis sur le bureau au commencement de la scène.

(2) Ils descendent tous les deux à l'avant-scène, milieu.

comme la route m'a semblé longue! . ai cru que je n'arriverais jamais. Et maintenant que me voilà dans cette maison, j'ai regret d'être arrivé.

MARÉCHAL.

Ta présence va peut-être changer bien des choses!

PIERRE.

Madame Desvarennes est absente, m'a-t-on dit?

MARÉCHAL.

Mais mademoiselle Micheline est là, et, si tu veux, je puis la prévenir!

PIERRE, après une hésitation.

Soit! Il faut que mon sort se décide (1)!

MARÉCHAL, va à la porte, et se trouve en face de Micheline et de Jeanne.

La voici!

## SCÈNE VI

### MARÉCHAL, PIERRE, MICHELINE, JEANNE (2).

PIERRE.

Ah!

MICHELINE, avec une vive amitié.

Mon brave Pierre, que je suis heureuse de te voir!

(1) Il passe à l'avant-scène gauche; Maréchal remonte au fond et se dirige vers la porte, pan coupé droite.

(2) Pierre remonte au premier plan, gauche, et fait un pas vers Micheline qui vient à lui et lui tend la main; Jeanne descend à l'avant-scène droite, en passant à droite du bureau; Maréchal, qui s'est effacé pour laisser passer Micheline et Jeanne, descend au bureau, et y prend différents dossiers qu'il met dans une serviette d'avocat.

JEANNE.

Eh bien, et moi [1] ? Nous avons été bien inquiètes de toi... (Pierre l'embrasse.) Nous étions sans nouvelles.

PIERRE, souriant tristement.

Ah! c'est que, dans le désert, la poste ne passe pas souvent.

JEANNE, souriant.

C'est donc bien beau, l'Afrique, que, depuis un an, on ne peut t'en arracher?

PIERRE, avec effort.

Pour terminer mes travaux, il me restait à faire une dernière excursion. Je me suis acharné à ma tâche pour ne pas perdre le résultat de tant d'efforts, et je crois avoir réussi... auprès de mes chefs, du moins...

Micheline reste à l'écart, pensive.

JEANNE, à Pierre, lui prenant le bras.

Tu arrives à propos du pays des sphinx, ami Pierre... Il y a ici, je t'en préviens, une énigme à deviner.

PIERRE.

Laquelle?

JEANNE, montrant Micheline.

Celle qui est écrite dans ce cœur-là!

PIERRE.

Depuis l'enfance, j'y ai toujours lu comme dans un livre!

JEANNE, bas, et avec un visage assombri.

En ton absence, on a peut-être changé le caractère... Qui sait [2]?

Elle sort par le fond, Maréchal à gauche.

(1) Pierre quitte les mains de Micheline et va à Jeanne; Micheline descend avant-scène gauche.

(2) Elle passe devant Pierre et remonte au fond, sort par la porte du milieu; Maréchal traverse le théâtre au fond, et se dirige vers la porte, pan coupé gauche; Pierre remonte au fond, pose son chapeau qui se trouve à gauche de la porte du fond, puis il serre la main à Maréchal qui sort par la porte, pan coupé gauche.

## SCÈNE VII

PIERRE, MICHELINE.

PIERRE [1].

Micheline, tu ne m'aimes plus!

MICHELINE.

Pierre!... Mon ami, mon frère!

PIERRE, douloureusement [2].

Ton frère!... (Un silence.) Etait-ce le nom que tu devais me donner à mon retour?

MICHELINE, avec tristesse

Ah! pourquoi es-tu parti?

PIERRE.

Pour te mériter!

MICHELINE.

Tu n'avais pas à me mériter, toi, si bon, si élevé déjà au-dessus des autres... Nous étions fiancés : tu n'avais qu'à me garder.

PIERRE.

Ton cœur ne pouvait-il se garder lui-même?

MICHELINE.

Sans l'appui, sans le secours d'une affection présente?...

PIERRE.

Sans autre appui, sans autre secours que ceux que j'avais moi-même : l'espérance et le souvenir.

MICHELINE.

Pierre, tu le sais bien, je n'étais qu'une enfant.

[1] Il descend à droite de Micheline, et lui prend les mains.
[2] Il laisse retomber les mains de Micheline.

PIERRE, amèrement (1).

Non, je le vois, tu étais déjà une femme, c'est-à-dire un être faible, inconstant et cruel, qui se soucie peu de l'amour qu'il inspire et sacrifie tout à l'amour qu'il ressent.

MICHELINE, avec douleur (2).

Pierre, voilà de dures paroles!

PIERRE (3).

Ne sont-elles pas méritées?... Tu me vois arriver tremblant, les yeux pleins de larmes, et non seulement tu ne trouves pas un mot affectueux à me dire, mais encore tu m'accuses presque d'indifférence! Tu me reproches d'être parti! Tu n'as donc pas compris les motifs qui m'y ont décidé? Je devais t'épouser: tu étais riche, moi pauvre. Pour effacer cette inégalité, je résolus de me faire un nom. Je sollicitai une de ces missions si périlleuses, qu'elles donnent sûrement, à ceux qui les entreprennent, la mort ou la célébrité. Et je m'éloignai (4)... Ah! crois bien que ce ne fut pas sans déchirement... Pendant un an, presque seul, écrasé de fatigue, sans cesse en danger, la pensée que je souffrais pour toi m'aidait à tout supporter... Je me disais : Elle m'attend : un jour viendra où je recevrai le prix de tant de peines... Eh bien! Micheline, ce jour-là est arrivé; me voilà revenu, et je demande ma récompense... Elle est telle que je devais l'attendre, n'est-ce pas?... Pendant que je courais après la gloire, un autre, mieux avisé, me prenait ton cœur. Et voilà mon bonheur détruit!... Oh! tu as eu bien raison de m'oublier!... Ce fou, qui s'en va si loin de sa fiancée, ne mérite pas qu'on lui soit fidèle! C'est un indifférent!... Il ne sait pas aimer (5)!

(1) Il remonte au premier plan, milieu.

(2) Elle remonte au premier plan, gauche.

(3) Il va à Micheline et un peu au-dessus.

(4) Il se dirige peu à peu vers la chaise qui est à gauche du bureau.

(5) Il s'assied sur la chaise.

MICHELINE, très troublée (1).

Je vois bien que j'ai été injuste et cruelle envers toi... Je suis désespérée de te faire tant de peine... Mais il est trop tard!... Je ne m'appartiens plus!

PIERRE, vivement.

Est-ce que tu t'appartenais?

MICHELINE.

Non, c'est vrai!... Tu as ma parole, mais sois généreux... Cette parole, je viens te la redemander.

PIERRE, avec force (2).

Et si je refusais de te la rendre? Si je voulais essayer de te reconquérir sur toi-même?... Il s'agit de ma vie! N'ai-je pas le droit de la défendre? Que penserais-tu de mon amour si je me résignais si facilement à te perdre?

MICHELINE.

Une fille telle que moi ne manque pas à sa parole... La mienne t'appartient, mais mon cœur est à un autre... Dis un mot, et je suis prête, pour tenir mon engagement, à devenir ta femme! C'est à toi de décider (3).

PIERRE.

Non! pas encore! Ecoute-moi (4)!... Il est impossible que tu m'aies oublié si vite... Je t'aime tant!... Rappelle-toi notre affection des anciens jours, Micheline!...

MICHELINE.

Hélas!... mon pauvre Pierre, mon affection était de la simple et bonne amitié... L'amour que j'ai, vois-tu, est tout autre!... Toi, que j'avais accepté, tu n'aurais jamais été, pour moi, qu'un compagnon bien tendre... Celui que j'ai choisi sera mon maître!

PIERRE.

Ah! que tu me fais de mal!

(1) Elle remonte au deuxième plan.
(2) Il se lève.
(3) Elle descend avant-scène gauche.
(4) Il descend au premier plan.

MICHELINE.

Pierre!

PIERRE, après un silence.

C'est irrévocable?... Tu l'aimes?...

MICHELINE.

Assez pour te faire tant de peine!...

PIERRE, avec effort.

Va donc, alors, tu es libre [1]!...

MICHELINE.

Dis-moi que tu me pardonnes.

PIERRE.

Je te pardonne!

Il pleure.

MICHELINE.

Tu pleures?

PIERRE.

Oui, je pleure, sur mon bonheur perdu [2]!... J'ai cru que le plus sûr moyen d'être aimé était de mériter de l'être. Je me suis trompé! J'expierai courageusement mon erreur... Excuse ma faiblesse... et crois que tu n'auras iamais d'ami plus sincère et plus dévoué que moi [3].

MICHELINE.

Tu t'en vas?...

PIERRE.

Je n'ai plus rien à faire ici maintenant...

MICHELINE.

Il faut que tu voiés ma mère!

PIERRE, avec un triste sourire.

C'est juste! Je l'attendrai!

(1) Il remonte près de la chaise à gauche du bureau.
(2) Il descend à l'avant-scène, un peu à droite.
(3) Il remonte vers le fond, milieu.

MICHELINE (1).

Merci du fond de l'âme! Adieu!

## SCÈNE VIII

PIERRE, MADAME DESVARENNES.

MADAME DESVARENNES, entrant vivement par le fond (2).

Par qui as-tu été reçu ici?

PIERRE.

Par Micheline!

MADAME DESVARENNES.

Que t'a-t-elle dit?

PIERRE.

Tout!

MADAME DESVARENNES, émue.

Mon pauvre garçon! (Elle l'embrasse.) Eh bien! nous voilà dans de beaux draps, hein?

PIERRE.

Croyez bien qu'il n'a pas dépendu de moi!...

MADAME DESVARENNES (3).

Voilà où nous ne sommes plus d'accord!... Tu es responsable de ce qui arrive. Tu as voulu faire le chevalier errant, et, pendant ce temps-là, un beau fils (4)... (Changeant de ton.) Tu sais que c'est un prince?

(1) Elle va à Pierre et lui prend la main; il se dégage, passe devant elle, et descend premier plan, gauche, devant le canapé; Micheline remonte au fond et sort par la porte pan coupé, droite; lorsqu'elle est sortie, Pierre se laisse tomber sur le canapé et sanglote.

(2) Elle va à Pierre et lui met la main sur l'épaule; Pierre relève la tête.

(3) Elle va au bureau et y pose son chapeau qu'elle a retiré en y allant.

(4) Elle passe devant le bureau contre lequel elle s'appuie.

PIERRE, tristement [1].

Je sais que Micheline l'aime!

MADAME DESVARENNES.

Elle se le figure... mais ce n'est pas sérieux!... Tu comprends bien que si je t'ai fait revenir d'Algérie, ce n'est pas pour que tu assistes au mariage de ma fille... Et je te déclare...

PIERRE.

Ah! prenez garde! C'est sa vie tout entière qui est en jeu!...

MADAME DESVARENNES.

Allons donc! [2]... Et puis ce prince qui veut s'enfariner ne me va guère, et si tu es un homme, nous allons rire [3].

PIERRE.

Vos encouragements viennent trop tard... Micheline m'a redemandé sa parole, et je la lui ai rendue.

MADAME DESVARENNES, avec éclat.

J'en étais sûre! J'étais allée chez toi pour te prévenir... Tu lui as rendu sa parole, soit, mais je ne t'ai pas rendu la tienne, moi!... Je ne veux pas de ce mariage! Aide-moi à le rompre!...

PIERRE.

A quoi bon lutter? Je suis vaincu d'avance.

MADAME DESVARENNES.

Si tu m'abandonnes, que veux-tu que je fasse, seule contre Micheline? [4]

PIERRE [5].

Faites ce qu'elle veut, comme d'habitude.

[1] Il se lève.
[2] Elle descend à l'avant-scène, droite.
[3] Elle remonte devant le bureau.
[4] Elle va s'asseoir sur la chaise, à gauche du bureau.
[5] Il remonte au fond, milieu.

MADAME DESVARENNES.

Vraiment, tu es étonnant ! Tu raisonnes tout cela avec calme... Tu n'as donc pas de chagrin?...

PIERRE (1).

A en mourir!...

MADAME DESVARENNES.

Tu te vantes!.. Savant, va!... Les chiffres t'ont séché le cœur.

PIERRE.

Non, mais le travail a anéanti en moi toutes les séductions de la jeunesse. Il m'a rendu grave et un peu triste. J'ai effarouché Micheline au lieu de l'attirer (2). Le mal vient de ce que nous vivons dans un siècle fièvreux, où nos facultés sont impuissantes à embrasser à la fois tout ce que la vie nous offre : plaisir et travail (3). Il faut forcément choisir, et faire fonctionner sans partage le cerveau ou le cœur. Il en résulte que les hommes de plaisir sont toute leur vie de piètres travailleurs, tandis que les hommes de travail sont de tristes amoureux. Les uns ont sacrifié ce qui fait la dignité de l'existence; les autres ce qui en fait le charme. Si bien, qu'aux heures décisives (4), quand l'homme de plaisir veut en appeler à son intelligence, et l'homme de travail à son cœur, ils s'aperçoivent avec épouvante qu'ils sont, l'un impropre au devoir, l'autre inhabile au bonheur (5).

MADAME DESVARENNES.

Eh bien, mon garçon, tant pis pour les femmes qui ne savent pas préférer les hommes de labeur et qui se laissent enjôler par les hommes de plaisir (6) ! Mais, puisque

(1) Il redescend au deuxième plan.
(2) Il descend avant-scène, gauche.
(3) Il remonte au fond.
(4) Il redescend au premier plan, gauche, devant le canapé.
(5) Il s'assied sur le canapé.
(6) Elle se lève et va à Pierre.

tu connais si bien ton mal, pourquoi ne t'en guéris-tu pas?

PIERRE.

Il est incurable.

MADAME DESVARENNES.

Le remède est à portée de ta main.

PIERRE (1).

Quel est-il?

MADAME DESVARENNES.

La volonté!... Epouse ma fille: je réponds de tout!...

PIERRE.

J'aime trop Micheline pour accepter sa main sans son cœur (2)...

MADAME DESVARENNES.

Priez mademoiselle Micheline de venir me parler! (Le domestique sort. — A Pierre.) (3) Entre là!... Je puis avoir besoin de toi...

PIERRE.

Mais, madame...

MADAME DESVARENNES.

Entre là!

Pierre sort par la porte pan coupé, gauche; madame Desvarennes remonte au fond, devant la chaise qui est à gauche de la porte.

(1) Il se lève.

(2) Madame Desvarennes remonte au pupitre qui est au fond à gauche; elle sonne: le domestique entre par le fond.

(3) Elle redescend près de la chaise qui est à gauche du bureau.

## SCÈNE IX

### MADAME DESVARENNES, MICHELINE [1].

MADAME DESVARENNES.

Je viens de causer avec Pierre... Tu dois te douter que je ne suis pas ravie? (Geste de Micheline.) Tu as spéculé sur la tendresse de ce garçon pour lui arracher son renoncement. C'est mal, ma fille!

MICHELINE, avec une grande douceur.

Pouvais-je agir autrement? Et n'ai-je pas été loyale et franche? Entre le prince Panine et moi, il n'y avait que Pierre... Tu me l'avais dit...

MADAME DESVARENNES.

Eh! pouvais-je croire qu'il serait si faible?...

MICHELINE.

Enfin, maman, ton unique objection est tombée... Je ne suis plus liée : me voici libre!...

MADAME DESVARENNES.

Doucement! Ne te hâte pas de chanter victoire. Tu as entortillé Pierre, mais moi je suis là, heureusement pour toi...

MICHELINE.

Maman...

MADAME DESVARENNES.

Ton choix est absurde. Une fille sensée ne doit pas se marier hors de son monde... Aux yeux du prince, nous ne serons jamais que des petites gens... riches, parbleu, c'est le beau de notre affaire... et de la sienne... mais pe-

(1) Madame Desvarennes fait un signe à Micheline qui entre par la porte, pan coupé, droite, et descend au premier plan près du bureau ; madame Desvarennes descend au même plan, devant le canapé

tites gens tout de même... et il nous traitera par dessous jambe... Tu t'es monté la tête comme une folle [1]... Eh bien! tu te la démonteras. Je veux que tu réfléchisses...

MICHELINE.

Tu te trompes, maman, si tu crois que je changerai... Mon affection est profonde et sera inaltérable...

MADAME DESVARENNES [2].

C'est ce que nous verrons! Tu n'as que vingt ans : tu as du temps devant toi!...

MICHELINE, ferme.

Soit! j'attendrai!...

MADAME DESVARENNES, s'animant [3].

Hein? quoi? qu'est-ce que tu attendras?

MICHELINE, très doucement.

Que tu reviennes sur ta décision en voyant mon chagrin.

Elle pleure [4].

MADAME DESVARENNES [5].

Là! voilà! La force d'inertie et les larmes!... Comment! j'aurai en ma vie surmonté tous les obstacles... J'aurai eu l'orgueil de triompher de tout et de tous!... Chacun aura obéi, plié devant moi, et toi seule tu me... Oh! mais, cette fois, je te déclare [6]... Eh bien! ne pleure plus!... Là, là, c'est fini... Mais comprends donc que c'est pour toi que je lutte, que c'est ton bonheur que je défends!

MICHELINE.

Contre moi-même.

MADAME DESVARENNES.

Contre toi! contre tout le monde! J'ai le pressentiment

(1) Elle descend avant-scène gauche.
(2) Elle remonte au fond, milieu.
(3) Elle redescend premier plan, gauche.
(4) Elle s'assied sur la chaise, à gauche du bureau.
(5) Elle vient au premier plan, milieu.
(6) Elle vient à gauche de Micheline.

que ce mariage serait funeste... Renonces-y! ([1]) Voyons!... Je n'ordonne plus, je supplie!... Mon enfant!... Tu ne veux pas affliger ta vieille mère? Je n'ai que toi au monde! Demande-moi ce que tu voudras... Rien ne me coûtera pour te satisfaire!... Mais pas ça! pas ça!...

MICHELINE.

J'aime Serge, maman!

MADAME DESVARENNES ([2]).

Mais, tu m'aimes aussi, moi! ([3]) Depuis que tu existes, j'ai veillé sur tes jours et sur tes nuits!... Et parce qu'un homme, un étranger, a passé sur ton chemin, tout est oublié! Je ne compte plus!... ([4]) Oh! ingrate, va-t'en! tu n'es plus ma fille ([5]) !

MICHELINE, avec tendresse.

Si, je suis ta fille, et je t'adore, et je te prie!... Ne démens pas en une heure vingt années de tendresse et de bonté! ([6])... J'aime Serge... Par grâce, accorde-le moi!

MADAME DESVARENNES.

Ah! folles les femmes qui regrettent de n'avoir pas d'enfants!

MICHELINE.

Maman!...

MADAME DESVARENNES.

Tu le veux? (Micheline se tait.) Oh! réponds! j'exige que tu me dises : Je le veux ([7]) ! Il faut que, devant ma conscience, j'aie du moins cette excuse de n'avoir cédé que parce que je ne pouvais faire autrement...

([1]) Elle s'agenouille près de Micheline.
([2]) Elle se lève et recule vers la gauche.
([3]) Micheline se lève.
([4]) Micheline s'approche de sa mère et veut la prendre dans ses bras.
([5]) Elle s'assied sur le canapé et se prend la tête dans les mains.
([6]) Elle s'agenouille près de sa mère.
([7]) Elles se lèvent toutes deux et descendent au premier plan gauche.

MICHELINE, avec douceur et à mi-voix.

Eh bien! Je le veux!... Et ce mot que ma bouche n'aurait jamais dû t'adresser, je le prononce avec une confiance ardente. Ne résiste plus, et dis-toi que tu auras fait pour moi, en ce seul instant, plus que tu n'as fait depuis que j'existe... Oui?

MADAME DESVARENNES, après une hésitation.

Oui!

MICHELINE.

Ah! maman!...

Elle veut la prendre entre ses bras.

MADAME DESVARENNES, la repoussant.

Non... laisse-moi... je suis mécontente de toi, de ton obstination, de ma faiblesse... (Grave.) Puissions-nous n'avoir jamais à nous en repentir l'une et l'autre!...

## SCÈNE X

LES MÊMES, CAYROL, PIERRE.

CAYROL, entr'ouvrant la porte.

On peut entrer?

MADAME DESVARENNES.

Oui.

Cayrol entre, suivi de Pierre [1].

CAYROL.

Herzog est dans le cabinet de Maréchal... Ah! en arrivant, j'ai rencontré à votre porte Panine, retour d'Angleterre... Il est là!

Il montre l'antichambre

[1] Ils descendent au premier plan ; Pierre à gauche de madame Desvarennes, Cayrol entre madame Desvarennes et Micheline.

MADAME DESVARENNES.

Qu'il entre!

Cayrol va au fond avec Micheline, un peu à droite.

PIERRE.

Eh bien?...

MADAME DESVARENNES.

Il faut que je me résigne à être grand'maman de petits princes! Ma fille va être bien lotie avec un gaillard de cette espèce-là!

PIERRE.

Micheline l'aime : elle sera heureuse (1)!

MADAME DESVARENNES, avec force.

Il faut qu'elle soit heureuse!... Du courage!

## SCÈNE XI

LES MÊMES, SERGE, puis JEANNE (2).

SERGE, allant à madame Desvarennes, très respectueux.

J'espère, madame, que vous daignerez ne point me blâmer de m'être présenté chez vous, dès mon arrivée?

MADAME DESVARENNES.

Vous venez sans doute chercher la réponse à la demande que vous m'avez adressée, avant de partir pour l'Angleterre?

SERGE, très grave.

Je n'aurais pas osé vous en parler, madame, publiquement surtout. Mais, puisque vous allez au-devant de

(1) Cayrol ouvre la porte du fond.

(2) Serge entre par le fond, et descend premier plan, milieu ; Jeanne entre par la porte pan coupé, droite, descend à droite du bureau, et vient se mettre devant.

mon désir ([1]), je l'avoue, j'attends, le cœur profondément troublé, une parole de vous qui décidera de ma vie!

Jeanne laisse échapper un geste de colère.

MADAME DESVARENNES.

Cette parole, j'hésitais à la prononcer, mais quelqu'un, en qui j'ai toute confiance, m'a engagée à vous répondre favorablement.

SERGE, avec chaleur.

Celui-là, madame, quel qu'il soit, s'est acquis des droits éternels à ma reconnaissance.

MADAME DESVARENNES.

Témoignez-la lui donc tout de suite. C'est le compagnon d'enfance de Micheline, presque un fils pour moi!

Elle montre Pierre ([2]).

SERGE.

Comment m'acquitter jamais envers vous?

PIERRE.

En faisant son bonheur, monsieur!

MADAME DESVARENNES.

Va! mon enfant... je ne te retiens plus!

MICHELINE.

Ah! que tu es généreux et bon!

PIERRE.

Ne me remercie pas, Micheline : je suis un égoïste. Vois-tu, cela m'aurait fait trop de peine de te voir pleurer ([3]).

JEANNE, venant à Serge, bas, d'un ton menaçant.

Serge, il faut que je vous parle!

([1]) Micheline passe au fond à gauche.

([2]) Micheline descend au premier plan, à gauche de Pierre; Cayrol descend entre madame Desvarennes et Serge.

([3]) Madame Desvarennes, Micheline et Cayrol remontent au fond avec Pierre, qui sort par la porte du fond.

SERGE, bas.

C'est impossible!

JEANNE, avec netteté.

Je le veux [1]!

Pierre sort.

MADAME DESVARENNES.

Pauvre garçon!...

CAYROL.

N'oubliez pas qu'Herzog vous attend...

MADAME DESVARENNES, avec humeur.

Ah! Je suis bien en train de m'occuper d'affaires!

CAYROL.

Voyons, patronne! une signature, et c'est fini.

MADAME DESVARENNES, à Serge [2].

Je vous prie de m'excuser, monsieur : je ne suis pas, vous le voyez, tout à fait maîtresse de mon temps... Mais faites-moi le plaisir de rester à dîner... Là on ne me dérangera pas... du moins, je l'espère...

Serge s'incline.

MICHELINE.

Merci, maman...

MADAME DESVARENNES.

Allons! C'est bien! donne des ordres, arrange tout cela... Venez, Cayrol...

Elle sort par la porte de gauche.

CAYROL.

A l'instant! (Allant à Jeanne.) Mademoiselle, c'est le jour des fiançailles... Si vous vouliez être bonne...

SERGE [3].

Voyons, Cayrol... aujourd'hui tout me réussit... Voulez-vous que je plaide votre cause?

(1) Micheline redescend premier plan, gauche; Serge va près d'elle.

(2) Elle redescend premier plan à droite de Serge, Jeanne est près de la chaise à gauche du bureau; Cayrol descend entre madame Desvarennes et Jeanne.

(3) Il va à Cayrol

CAYROL, bas.

Ah ! mon prince... gagnez-la ! Et si vous avez besoin de quelques milliers de louis pour la corbeille...

SERGE, de même.

Eh ! là ! corrupteur ! Souffrez que je travaille pour la gloire !... (1) (A Jeanne.) Mademoiselle, nous avons toujours été bons amis, et je vais être bientôt presque un frère pour vous. Ce titre ne me donne-t-il pas quelques droits sur votre esprit et sur votre cœur?

JEANNE (2).

La tentative est nouvelle! Qui sait?... Elle réussira peut-être...

MICHELINE, à Serge (3).

Je vais faire la maîtresse de maison. A tout à l'heure! Je vous laisse avec elle. (A Jeanne.) Laisse-toi persuader (4).

## SCÈNE XII

### SERGE, JEANNE.

JEANNE (5).

Ce que je viens d'entendre est-il possible? Vous voulez épouser Micheline?

SERGE.

Oui !

(1) Il passe devant Cayrol et s'approche de Jeanne. Cayrol va près de Micheline.

(2) Elle passe devant Cayrol et vient près de Serge.

(3) Elle s'approche de Jeanne en passant devant Serge.

(4) Micheline remonte et sort par la porte du fond ; Cayrol sort par la porte pan coupé, gauche, reconduit par Serge qui pose son chapeau sur la chaise à gauche de la porte du fond.

(5) Elle remonte au deuxième plan près de Serge.

JEANNE.

Et moi, alors?... (1)

SERGE.

Jeanne, par grâce, calmez-vous!... Je vous vois dans une exaltation!...

JEANNE, ricanant.

Qui vous inquiète? (2)

SERGE.

Pour vous...

JEANNE.

Pour moi?

SERGE.

Je crains que vous ne commettiez une imprudence qui vous perdrait...

JEANNE.

Oui, mais vous avec moi... Voilà ce que vous redoutez!

SERGE (3).

Que pourrait-il en résulter pour moi?

JEANNE.

Une rupture avec madame Desvarennes, si je lui disais tout!...

SERGE (4).

Tout! Alors, las de la vie précaire et hasardeuse que je mène à Paris, je partirais pour l'Autriche et reprendrais du service. L'uniforme est le seul vêtement qui puisse déguiser honorablement la misère (5).

(1) Elle recescend avant-scène droite; Serge descend deuxième plan, gauche.

(2) Elle remonte à droite du bureau, passe derrière, et redescend jusqu'à la chaise qui est à gauche du bureau.

(3) Il descend premier plan, gauche.

(4) Il vient premier plan, milieu.

(5) Il descend avant-scène gauche.

JEANNE.

Ainsi, en tout cas, pour moi l'abandon?

SERGE.

Que parlez-vous d'abandon, quand un brave garçon, qui vous aime, et qui a une superbe fortune, veut vous épouser?... (1)

JEANNE, avec colère.

C'est vous qui me proposez d'épouser M. Cayrol?... (2) Mais vous ne m'avez donc pas aimée un jour, pas une heure?...

SERGE, souriant.

Ma chère Jeanne, si j'avais cent mille francs de rente, je vous donne ma parole d'honneur que je n'épouserais pas une autre femme que vous, car vous feriez une adorable princesse.

JEANNE (3).

Eh! que m'importe ce titre?... Ce que je veux, c'est vous! (4)

SERGE (5).

Vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites! Je vous aime trop pour associer votre destinée à la mienne. Que ferais-je de ma belle Jeanne dans le petit appartement que j'habite, rue de Madame? Comment pourrais-je subvenir aux dépenses d'un ménage? J'ai de la peine à me suffire à moi-même. Je vis au cercle, où je mange à bon marché. Je monte les chevaux de mes amis, je ne touche jamais une carte, bien que je sois passionnément joueur. Je vais beaucoup dans le monde; on m'y voit briller, superbe, et je rentre chez moi à pied pour économiser une course de voiture. Voilà ce qu'est le prince Panine, ma

(1) Il remonte au fond milieu.

(2) Elle va à Serge.

(3) Elle descend premier plan gauche ; Serge descend, premier plan, milieu.

(4) Elle revient à Serge et le prend par les épaules.

(5) Il prend Jeanne par la taille.

chère Jeanne : un gentilhomme de haute apparence, qui vit avec l'économie d'une vieille fille. Vous comprenez, maintenant, que je ne puis pas vous offrir de partager une semblable existence? (1)

JEANNE.

Si vous étiez riche, Serge, je n'aurais pas prononcé un mot pour vous ramener à moi. Mais vous êtes pauvre (2), et j'ai le droit de vous dire que je vous aime... La vie, près de vous, serait toute de dévouement et de sacrifice !... Mais elle ne serait ni triste, ni humiliée ! Je la ferais douce par ma tendresse et rayonnante par ma joie.

SERGE, avec ironie.

Hélas! Jeanne, c'est une idylle poétique et charmante!... Nous fuirions loin du monde, n'est-il pas vrai? Nous irions dans un coin ignoré reconquérir le paradis perdu... Combien ce bonheur durerait-il?... Une saison : le printemps de notre jeunesse... (3) Puis l'automne viendrait, âpre et morose, et nous nous apercevrions avec épouvante que ce que nous avions pris pour un bonheur éternel n'était que le rêve d'un jour! Pardonnez-moi ces paroles pleines de désenchantement, mais notre existence se décide en ce moment. C'est la raison seule qu'il faut écouter! (4)

JEANNE, avec passion, passant ses bras autour du cou de Serge.

Non ! N'écoutez que votre cœur !... Souvenez-vous que vous m'aimiez, dites-moi que vous m'aimez toujours !.. (Elle approche son visage du sien. Serge pose ses lèvres dans les cheveux de Jeanne.) Serge !

SERGE, reprenant son sang-froid et repoussant doucement Jeanne (5).

Voyez comme nous sommes peu raisonnables ! (Sou-

(1) Il se détache de Jeanne.

(2) Elle s'approche de Serge et lui passe les bras autour du cou.

(3) Il se détache de Jeanne et descend avant-scène, un peu à droite.

(4) Il remonte près de Jeanne.

(5) Il remonte au fond, à gauche.

riant.) Et cependant nos moyens ne nous le permettent pas !

JEANNE, avec éclat (1).

Oh ! Ne m'éloignez pas de vous ! Vous m'aimez !... Je le vois !... Et vous voulez m'abandonner parce que vous êtes pauvre !... Est-ce qu'un homme est jamais pauvre quand il a deux bras ?... Travaillez ! (2)

SERGE, très affectueusement (3).

Ma chère Jeanne, voilà que vous déraisonnez tout à fait !... Pour le prince Panine, songez-y bien, il n'y a que deux conditions sociales possibles : être riche ou soldat.. J'ai le choix. A vous de décider !

JEANNE, accablée (4).

Ah ! c'est fini, cette fois !... Déshonorée... perdue !...

SERGE, insinuant (5).

Non ! Vous n'êtes pas perdue ; vous êtes sauvée, au contraire... Ecoutez-moi, seulement. Que sommes-nous, l'un et l'autre ? Vous, une enfant recueillie par une femme généreuse, moi, un gentilhomme ruiné !... Vous vivez, grâce à la libéralité de madame Desvarennes, moi, je n'attends ni appui, ni secours. Et voilà, tout à coup, que la fortune passe à notre portée. Il suffit que nous tendions la main, et, d'un seul coup, nous conquérons la puissance incontestée que donne la richesse. Et que faut-il pour cela ?... Un éclair de raison, une minute de sagesse, oublier un rêve et accepter la réalité !

(1) Elle remonte près de Serge, et à sa droite.
(2) Elle redescend avant-scène droite.
(3) Il descend avant-scène gauche.
(4) Elle s'assied sur la chaise qui est à gauche du bureau.
(5) Il remonte derrière la chaise sur laquelle Jeanne est assise; il lui prend la main droite.

JEANNE.

Ainsi, le rêve c'est l'amour ([1]), et la réalité c'est l'intérêt... C'est vous qui me dites cela!... Et quelle raison me donnez-vous pour justifier votre conduite? L'argent! l'argent indispensable et stupide!... Mais c'est odieux et infâme, et ignoble ([2])!...

SERGE.

Jeanne!...

JEANNE ([3]).

Cette Micheline qui a tout : famille, fortune, amis, et qui me prend, à moi, mon seul bien : votre amour ([4])!... Mais dites-moi donc que vous l'aimez!... Ce sera plus cruel, mais ce sera moins vil!... Mais non! voyons! ce n'est pas possible! Vous avez eu une tentation en la voyant si riche, mais vous allez revenir à vous-même. Pensez donc qu'à mes yeux vous vous déshonorez! Serge! (Serge se retourne.) Rien?... Ah! (Jeanne s'éloigne, puis s'arrête, cherchant à ressaisir sa raison qui la fuit, puis, avec un calme affecté.) C'est bien ([5])! épousez-la!... (Un silence.) Mais, puisque, décidément, c'est cet implacable intérêt auquel je viens de me heurter qui est la loi du monde, je vais m'arranger désormais de façon à n'être plus ni dupe ni victime ([6])!... (Elle rit.) Etais-je bête! Allons, prince!... grand merci de la leçon... Elle a été dure, mais elle me profitera ([7])!

SERGE.

Qu'allez-vous faire?

([1]) Serge quitte la main de Jeanne.

([2]) Elle se lève et descend avant-scène, gauche; Serge descend premier plan, milieu.

([3]) Serge descend avant-scène, droite, devant le bureau.

([4]) Elle vient près de Serge.

([5]) Elle descend à l'avant-scène, gauche.

([6]) Elle remonte au deuxième plan, milieu.

([7]) Elle va ouvrir la porte, pan coupé gauche; Serge remonte au premier plan, milieu, un peu à droite.

JEANNE, avec éclat.

Ce que vous me conseillez : épouser un millionnaire...

SERGE, interdit.

Jeanne!...

JEANNE, avec amertume.

D'où vient votre étonnement?... Etes-vous effrayé d'avoir si vite gagné votre procès (1)?... Remettez-vous! Les honoraires en vaudront la peine (2).

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, CAYROL, MADAME DESVARENNES, MICHELINE (3).

CAYROL, très ému

Eh bien?...

SERGE.

Eh bien! voyez (4)!

JEANNE, à Cayrol, lui tendant la main.

Voici ma main, monsieur.

CAYROL, triomphant, prend la main de Jeanne.

Ah! mademoiselle, que je suis heureux!...

MADAME DESVARENNES.

Cayrol, vous ne l'épouserez pas seulement pour ses beaux yeux : je la dote!

(1) Elle passe devant Serge et descend à droite, près du bureau.

(2) Serge descend avant-scène, gauche.

(3) Micheline entre par la porte du fond, et va à celle pan coupé gauche, sur laquelle paraît Cayrol, suivi de madame Desvarennes.

(4) Cayrol descend premier plan, milieu ; Micheline et madame Desvarennes descendent à gauche près de Serge ; Micheline est entre sa mère et Serge.

CAYROL.

Ah! ça m'est bien égal!

JEANNE, à Cayrol [1].

Mais je veux agir franchement avec vous, monsieur... Souvenez-vous bien que c'est ma main que je vous donne aujourd'hui. Quant à mon cœur...

CAYROL.

Ce sera à moi de le gagner!

MICHELINE, à Serge.

Dites à ma mère combien vous l'aimez en la voyant si bonne!...

SERGE.

Ah! madame, en échange de tout le bonheur que vous me donnez, je n'ai à vous offrir que ma vie... Prenez-la: elle est bien à vous!

MADAME DESVARENNES [2].

J'accepte!... A compter d'aujourd'hui, vous m'appartenez!...

Rideau.

(1) Elle fait descendre Cayrol à l'avant-scène.
(2) Elle tend la main à Serge qui la lui prend et l'embrasse.

# ACTE DEUXIÈME

Un salon au château de Cernay. — Au fond, cheminée avec pendule et candélabres; de chaque côté une porte; à droite et à gauche, deuxième plan, portes. — Autour de la cheminée, fauteuils et chaises, à l'avant-scène droite un canapé; à l'avant-scène gauche un fauteuil et une chaise.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

HERZOG, MARÉCHAL, DU TREMBLAYS, SAVINIEN, UN INVITÉ, puis SUZANNE.

LA BRÈDE [1].

Eh bien! du Tremblays, c'est fini : le cher prince est marié!

DU TREMBLAYS.

Oui. Il va devenir bon époux, bon père, et se coucher à neuf heures...

LA BRÈDE.

Bah! il nous reviendra! Il n'est pas homme à se contenter longtemps de la vie de famille...

SAVINIEN [2].

Ah! ici on respire... Que de monde! Tout Paris s'est donné rendez-vous à Cernay... On danse ferme par là...

(1) Au lever du rideau, La Brède est debout devant la cheminée, du Tremblays est assis à gauche de la cheminée, Herzog et l'invité sont assis sur le canapé.

(2) Il entre par la porte deuxième plan, droite, avec Maréchal; ils vont à La Brède et du Tremblays.

HERZOG.

Oui, monsieur, on parle beaucoup de moi dans le monde... dans les journaux... Herzog par ci, Herzog par là. On m'appelle l'homme du jour, le grand vainqueur de la Bourse... Mais je n'ai encore rien fait. Attendez!...

SAVINIEN ~~UN INVITÉ~~.

Cependant, vos grands travaux de chemin de fer?

HERZOG.

Ah! la ligne de Fez à Oran par Tlemcen!... Oui, ç'a été une assez bonne affaire.

SAVINIEN (1).

Pour vous... Il paraît que vous les avez tondus d'un peu près, ces pauvres Marocains...

Maréchal ~~UN INVITÉ~~.

Oh! des nègres... presque des singes...

HERZOG.

Mon Dieu, messieurs, il faut tenir compte des situations et des milieux... Où irait-on si on traitait les affaires en Orient comme en Europe?

MARÉCHAL.

Aussi, quand l'Orient fait des affaires avec l'Europe, quelle revanche!

HERZOG (2).

Messieurs, je vous prends pour juges... Les grands explorateurs n'ont-ils pas tous exploité les pays qu'ils avaient découverts? Christophe Colomb, Fernand Cortès, n'ont-ils pas pris aux Indiens leurs richesses, en échange de la civilisation qu'ils leur apportaient? Moi, j'ai commencé à civiliser les Marocains : il est juste qu'il leur en ait coûté quelque chose.

(1) Il remonte derrière le canapé.

(2) Il se lève ainsi que l'invité; ils descendent tous à l'avant-scène et se trouvent placés dans l'ordre suivant : Du Tremblays, La Brède, Maréchal, Herzog, l'invité, Savinien.

Savinien UN INVITÉ.

Parbleu (1)!

HERZOG.

Vous verrez, messieurs : j'ai des idées! Laissez-moi les mettre en œuvre... j'aurai l'univers pour champ de bataille... car, en matière financière, j'ai pour principe qu'i faut faire grand...

Maréchal UN INVITÉ (2).

Voilà qui est parlé, et nous serons tous avec vous.

SAVINIEN, à Maréchal.

Cet homme-là étonnera le monde.

MARÉCHAL.

J'en ai peur.

SAVINIEN, à Herzog.

Monsieur Herzog... je voudrais vous soumettre une idée.

HERZOG.

Le neveu de madame Desvarennes... Une idée?... Eh bien! nous en causerons, jeune homme, nous en causerons.

Il sort avec l'invité.

## SCÈNE II

### SAVINIEN, MARÉCHAL.

SAVINIEN (3).

Enfin voilà donc un homme qui me comprend!... Tiens! quelle est donc cette jolie femme qui passe au bras du prince?...

(1) Maréchal et Savinien remontent à la cheminée.

(2) Herzog et l'invité remontent et se dirigent vers la porte à gauche de la cheminée.

(3) Il va à la porte deuxième plan, droite, ainsi que La Brède et du Tremblays.

Maréchal LA BRÈDE.

C'est Lady Harton.

DU TREMBLAYS.

La fameuse Anglaise... richissime! Tout un quartier de Londres à elle! On dit qu'elle a eu des bontés pour le prince (1).

SAVINIEN.

Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée?

Maréchal LA BRÈDE.

Elle est mariée.

SAVINIEN.

Eh bien! mais en Angleterre on a le divorce.

LA BRÈDE.

Vous êtes bon, vous : la fortune est au mari.

SAVINIEN.

Ça, c'est une raison.

MARÉCHAL.

Peut-être le prince aurait-il pu se dispenser de l'inviter à cette fête et de la présenter à sa femme.

LA BRÈDE.

Oh! mais, question de convenances...

DU TREMBLAYS.

Il faut des égards.

SAVINIEN.

Ça se fait beaucoup (2).

MARÉCHAL.

Allons! Je vois que mon éducation est fort incomplète.

SAVINIEN.

Ah! mademoiselle Herzog!

(1) Ils redescendent à l'avant-scène.

(2) Il remonte vers la porte deuxième plan, droite; les autres vont au fond.

## SCÈNE III

### SAVINIEN, MARÉCHAL, SUZANNE.

SUZANNE, entourée des trois jeunes gens.

Monsieur Desvarennes, pourriez-vous me dire ce qu'est devenu mon père (1)?

SAVINIEN.

Mademoiselle, il vient de traverser ce salon.

SUZANNE.

Voulez-vous me conduire à lui?

SAVINIEN.

Certainement, mademoiselle...

Il va pour lui donner son bras. Grande acclamation, coupée de détonations éloignées.

SUZANNE (2).

Qu'est-ce que cela?

SAVINIEN.

Mademoiselle, c'est le commencement de la fête que nous donnons ce soir à nos vassaux! Bal, illuminations, jeux d'adresse pour les jeunes garçons et pour les jeunes filles... Barriques de vin défoncées sur les pelouses pour abreuver la foule idolâtre. (Musique.) Ecoutez la fanfare... Les enfants de Cernay!... C'est ma tante qui leur a payé des instruments!...

SUZANNE, riant.

Il me semble qu'ils en abusent.

Hourras, musique.

SAVINIEN.

Ah! l'enthousiasme est indescriptible!

(1) Elle vient deuxième plan, milieu.

(2) Elle descend avant-scène, milieu, avec Savinien.

SUZANNE.

Mais je veux voir... Allons vite sur la terrasse!

Ils sortent tous par la porte du fond à gauche.

## SCÈNE IV

SERGE, MADAME DESVARENNES, entrant par le fond, à droite de la cheminée, descendant au premier plan, milieu.

SERGE, gaîment.

Sommes-nous assez loin?

MADAME DESVARENNES.

Oui.

SERGE, de même.

Sommes-nous assez seuls?

MADAME DESVARENNES.

Oui... Asseyez-vous, nous avons à causer (1). Vous pensez bien qu'une fille comme mademoiselle Desvarennes ne se marie pas, sans que ses fiançailles fassent quelque bruit. Les langues ont marché ferme dans notre entourage, et les plumes aussi... On est venu me dire beaucoup de mal de vous et j'ai reçu un joli lot de lettres anonymes sur votre compte. (Serge fait un geste d'indignation.) Les unes disaient que vous étiez un homme dissolu, capable de tout pour arriver à votre but. Les autres insinuaient que vous n'étiez pas prince, ~~que vous étiez né aux Ternes, que vous aviez vécu aux crochets de mademoiselle Berthe Monplaisir, l'étoile des Variétés~~, et que vous vous mariiez pour payer vos dettes avec l'argent de ma fille!

SERGE, avec indignation.

Madame!

(1) Ils s'asseyent sur le canapé, Serge à droite de madame Desvarennes.

MADAME DESVARENNES.

Calmez-vous, mon cher enfant! Si vous êtes mon gendre, c'est que j'ai eu la preuve que ce qu'on me disait était faux. Vous êtes prince, vous êtes beau, vous avez été aimé... Vous étiez garçon : cela ne regardait que vous. (Grave.) Mais aujourd'hui vous êtes le mari de ma fille, et c'est une autre affaire.

SERGE.

Parlez, madame! De vous je ne puis rien attendre que de bon et de sensé!

MADAME DESVARENNES, familière.

Oh! je sais que vous avez la langue dorée, mon bel ami, mais je ne me paie pas de mots, moi, et je ne suis pas facile à enjôler.

SERGE, gai.

Ma foi, je ne mettrai pas de malice à essayer de vous plaire : je me contenterai d'y mettre beaucoup de cœur.

MADAME DESVARENNES.

Alors, nous allons nous entendre tout de suite. Au retour de votre voyage de noces, nous rentrerons à Paris, où nous commencerons une nouvelle existence. Or, vous le savez, je suis esclave de ma fille, qui va désormais dépendre de vous, et il faut que je me mette bien dans vos petits papiers.

SERGE.

Cela ne vous sera pas difficile.

MADAME DESVARENNES.

Peut-être plus que vous ne croyez. Je ne suis pas une femme commode, moi. J'ai tellement pris l'habitude de commander, depuis trente-cinq ans!... Les affaires étaient lourdes! Il fallait de la volonté! J'en ai eu, et, dame, le pli est pris... Ceux qui vivent autour de moi savent que si j'ai la tête vive, j'ai bon cœur : ils subissent ma tyrannie. Mais vous, qui êtes nouveau dans la maison, comment allez-vous prendre cela?

SERGE.

Je ferai comme les autres : je me laisserai mener... et avec joie. Mais je ne demande qu'à m'attacher à quelqu'un. Pensez donc que je vis, depuis des années, sans famille, sans lien, à l'abandon, et, vraiment, je serais bien ingrat si je ne faisais pas tout pour vous satisfaire.

MADAME DESVARENNES.

Oh ! ce n'est malheureusement pas une raison !

SERGE.

En voulez-vous une meilleure ? Si je n'avais pas épousé votre fille pour elle-même, je crois que je l'aurais épousée à cause de vous.

MADAME DESVARENNES.

Ah ! Polonais ! Gascon du Nord !

SERGE.

Sérieusement, je vous considérais comme une femme supérieure. A mon admiration joignez la tendresse que m'a inspirée votre bonté, et vous comprendrez que je sois très heureux et très fier d'avoir une mère telle que vous.

MADAME DESVARENNES.

Alors vous n'aurez donc pas de répugnance à vivre auprès de moi... chez moi ?...

SERGE.

Chez vous ? Si vous ne me l'aviez pas offert, je vous l'aurais demandé. J'ai tout à gagner à cet arrangement... Ma femme sera heureuse de ne pas vous quitter, et vous, vous me saurez gré de ne pas vous avoir enlevé votre fille. L'une et l'autre vous m'en aimerez davantage... C'est tout ce que je souhaite.

MADAME DESVARENNES, profondément émue.

Que c'est bien ce que vous faites là, et que je vous en remercie !... Je craignais toujours que vous n'eussiez des idées d'indépendance...

SERGE.

J'aurais été heureux de vous en faire le sacrifice, mais je n'ai même pas ce mérite.

MADAME DESVARENNES, avec joie.

Alors voilà comment nous nous arrangerons. L'hôtel est divisé en deux habitations bien distinctes. On dit que la vie en commun offre beaucoup d'inconvénients pour une belle-mère et pour un gendre. Aussi je tiens à ce que vous soyez chez vous complètement. Je sais qu'une vieille figure comme la mienne effarouche les amoureux. Je ne viendrai que quand vous m'inviterez; mais, au fond même de mon appartement, je serai près de ma fille, je l'entendrai aller, venir, chanter, rire, et je me dirai : Ça va bien, elle est contente. Voilà tout ce que je demande : un petit coin d'où je puisse assister à sa vie.

SERGE.

Ne craignez rien, allez! Votre fille ne vous quittera jamais.

MADAME DESVARENNES (1).

Savez-vous que je vais vous adorer?

SERGE.

Mais je l'espère bien!

MADAME DESVARENNES.

Ah! je comprends que vous passiez pour un homme dangereux, si vous vous entendez à retourner le cœur des autres femmes comme vous venez de retourner le mien! Ah ça! j'espère que, vos séductions, vous les réserverez pour ma fille, maintenant! Plus de marivaudage, hein? Elle vous aime : elle serait jalouse. Faites-lui une existence bien calme, sans un nuage... Du bleu, du bleu, toujours du bleu.

SERGE (2).

Soyez tranquille. L'avenir prouvera qu'en m'accordant votre fille, vous avez eu raison contre tout le monde.

MADAME DESVARENNES.

Maintenant, j'en suis sûre.

(1) Ils se lèvent et descendent à l'avant-scène, milieu.
(2) Il prend la main de madame Desvarennes.

## SCÈNE V

LES MÊMES, CAYROL, MARÉCHAL, SAVINIEN (1).

CAYROL,

Un gendre et une belle-mère en tête-à-tête!

SAVINIEN.

Et tous les deux vivants!

CAYROL.

Miracle! (2)

MARÉCHAL.

Vous n'êtes pas généreux : votre femme est orpheline.

CAYROL, à part.

C'est vrai! moi, tous les bonheurs!

SAVINIEN (3).

Dites donc, ma tante... à portée de la terrasse... une toute petite cigarette?

MADAME DESVARENNES.

Si je le permets, vous n'allez plus reparaître au salon.

SAVINIEN.

Oh! si, ma tante!

MADAME DESVARENNES.

Alors une seule!

SAVINIEN.

Oh! ma tante, soyez bénie! J'ai envie de fumer depuis dix heures du matin (4).

(1) Ils entrent par la porte deuxième plan, droite, et descendent à l'avant-scène, droite.

(2) Serge et madame Desvarennes remontent au fond, deuxième plan, madame Desvarennes à droite de Serge.

(3) Il remonte au fond, à droite de madame Desvarennes.

(4) Il sort par la porte du fond, droite.

SERGE, à madame Desvarennes.

Je vous accompagne.

MADAME DESVARENNES.

Non! restez avec vos amis, et laissez-moi encore ma fille, à moi toute seule, pendant un quart d'heure.

CAYROL, riant.

Vous savez que maintenant c'est du braconnage.

MADAME DESVARENNES, avec un sourire triste.

Aussi, vous voyez... je demande un permis.

Elle sort par la porte, deuxième plan droite.

## SCÈNE VI

SERGE, CAYROL, MARÉCHAL, HERZOG, SAVINIEN (1).

SERGE.

Eh bien, Cayrol, êtes-vous content?

CAYROL.

Mon prince, je plie sous le poids de mon bonheur!

SERGE.

Le mien est encore trop nouveau pour me paraître lourd.

CAYROL.

Quelle belle journée! quelle admirable cérémonie! quelle assistance! On a beaucoup admiré ma femme, n'est-ce pas?

SERGE.

Ma femme! Comme vous dites cela!

(1) Serge et Cayrol redescendent à l'avant-scène, milieu, Cayrol à droite de Serge; Maréchal s'assied sur le canapé.

CAYROL.

C'est la première joie de la possession! Pensez que moi, jusqu'ici, je n'ai songé qu'aux affaires. Maintenant je vais travailler à mon bonheur. J'ai pris un plaisir d'enfant à orner l'appartement de Jeanne. C'est ravissant: un vrai petit paradis! Et je sais ce que cela me coûte.

MARÉCHAL (1).

Grattez l'amoureux, vous retrouverez le financier.

SERGE.

Et quels sont vos projets pour ce soir? Restez-vous à Cernay? Vous savez qu'on vous a préparé un appartement (2)?

CAYROL.

Je vous remercie bien, mais je préfère mon petit paradis. J'emmène, cette nuit, ma femme à Paris, en chaise de poste. Un trajet d'une heure et demie, par une superbe nuit d'été.

HERZOG.

C'est un enlèvement!

MARÉCHAL (3).

Prenez garde! les routes ne sont pas sûres, et Cernay est à deux pas de l'endroit où a été arrêté autrefois le courrier de Lyon.

CAYROL, riant.

Vous êtes toujours gai, vous?

MARÉCHAL.

Je n'ai pas de soucis.

CAYROL.

Parbleu! j'étais comme vous, quand je n'avais pas le sou! (4)

(1) Il se lève.

(2) Herzog entre par la porte du fond, gauche, et vient devant la cheminée.

(3) Serge va s'asseoir sur le fauteuil qui est à l'avant-scène gauche.

(4) Cayrol et Maréchal remontent et sortent par la porte du fond, droite; Herzog descend à droite de Serge.

LA BRÈDE.

Oh! monsieur Herzog, n'emmenez pas encore mademoiselle!

DU TREMBLAYS.

Accordez-nous une heure de grâce.

HERZOG.

Mais je veux bien, moi.

SUZANNE, riant.

Non, non, mon père : il ne faut pas habituer ces messieurs à tant de bonheur à la fois.

SAVINIEN.

Vous nous désespérez.

HERZOG.

C'est bien, fillette, je suis content de toi. Tu me fais honneur! On t'entoure, on te poursuit!

SUZANNE.

Oui, mon père... comme la Toison d'or... (Montrant Savinien et du Tremblays.) Et voici les Argonautes.

Suzanne fait ses adieux à madame Desvarennes.

HERZOG, à part.

Prince Panine. Cela ferait bien à la tête d'un conseil d'administration (1)!

Il sort.

(1) Herzog sort avec Suzanne par la porte du fond, gauche, suivi de La Brède et du Tremblays.

## SCÈNE VIII

MADAME DESVARENNES, MICHELINE, JEANNE, SERGE (1).

MADAME DESVARENNES, à Jeanne qui entre.

Te voilà prête pour ton départ ? Elle est finie, cette mémorable journée!... Vous êtes mariées, toutes deux. Ce matin, j'avais deux enfants, et maintenant...

MICHELINE, gaiement.

Tu en as trois. Plains-toi donc!

MADAME DESVARENNES, embrassant sa fille.

Non, je ne me plains pas.

MICHELINE.

A la bonne heure! (Elle va à Jeanne.) Mais tu ne dis rien, Jeanne!... Tu restes absorbée... Est-ce que tu es souffrante?

JEANNE, faisant un effort.

Ce n'est rien : la fatigue!

MICHELINE.

Et l'émotion! Moi, ce matin, quand nous sommes entrés dans l'église, au son de l'orgue, au milieu des fleurs, entourés de tous nos amis, je me suis sentie devenir plus blanche que mon voile. Et le trajet m'a paru si long pour aller à ma place! Il me semblait que je n'arriverais jamais! (Gaiement.) Je suis arrivée, pourtant. Et, maintenant, tout le monde m'appelle madame, et quelques-uns princesse! Cela m'amuse!

(1) Madame Desvarennes et Micheline se lèvent au moment où Jeanne entre par la porte, deuxième plan, gauche ; madame Desvarennes passe devant Micheline et va à Jeanne qui descend avec elle, avant-scène, au milieu; Micheline et Serge descendent avant-scène, un peu à droite

SERGE, doucement.

Mais vous êtes princesse, et chacun doit vous appeler ainsi.

MICHELINE.

Oh! pas maman, ni Jeanne, ni vous... Appelez-moi toujours Micheline. (Riant.) Ce sera moins respectueux, mais ce sera plus tendre.

MADAME DESVARENNES.

Chère enfant, tu as besoin d'affection, comme les fleurs ont besoin de soleil. (Avec force.) Mais je t'aime, va! (Se reprenant.) Nous t'aimons (1). (Faisant un effort pour changer d'idées.) Mais j'y pense : puisque Cayrol retourne à Paris, il emportera les ordres que je vais rédiger pour la maison.

MICHELINE.

Comment! Même le jour de mon mariage?...

MADAME DESVARENNES.

Eh! ma fille, il faut bien de la farine! Pendant que nous nous réjouissons, Paris mange. Et il a un fameux appétit!

SERGE.

Eh bien! nous allons vous remplacer... Quand le moment du départ général sera venu, je vous préviendrai.

MADAME DESVARENNES.

C'est cela. Vous me trouverez là.

Elle montre la porte de gauche par laquelle elle sort.

MICHELINE.

Tu vas partir en cachette... Adieu, ma Jeanne.

Elle l'embrasse.

SERGE, à Jeanne.

Adieu, madame.

JEANNE, glacée.

Adieu!

Serge et Micheline sortent par la gauche au fond en se parlant.

(1) Elle remonte au premier plan, milieu.

## SCÈNE IX

JEANNE, seule, d'une voix sourde [1].

Ils s'éloignent au bras l'un de l'autre!... Comme il lui parle tendrement!... Il l'aime!... Et moi, moi!... (Elle s'assied) [2]. Ah! malheureuse! que vais-je encore penser à cet homme! Est-ce que j'en ai le droit, maintenant? Grâce à Dieu, je vais partir. Mon mari m'emmènera; il me défendra. C'est son devoir et je l'y aiderai! Oh! mais qu'il vienne! et qu'il m'arrache à cette obsession!...

## SCÈNE X

JEANNE, CAYROL, venant à elle [3].

JEANNE.

Ah! Enfin! (Allant à lui.) Eh bien! monsieur, partons-nous?

CAYROL.

Dans un instant, ma chère Jeanne.

JEANNE.

Pourquoi ce retard?

CAYROL.

Il y a plus de vingt voitures dans la cour. Notre cocher va faire le tour, et nous sortirons par le parc, sans être vus.

(1) Elle remonte au fond, devant la cheminée.

(2) Elle s'assied sur la chaise, à gauche de la cheminée.

(3) Il entre par la porte du fond, droite, descend à la chaise, à gauche de la cheminée, y pose son chapeau et son pardessus, et descend à droite de Jeanne.

JEANNE.

Soit!... attendons...

Un temps (1).

CAYROL.

Vous étiez merveilleusement belle ce soir, Jeanne. On vous a beaucoup admirée, et j'en ai été très fier. On m'envie! (Il rit.) Je le comprends! Tenez! notre ami Serge est bien heureux... (Mouvement de Jeanne.) Il épouse une femme riche dont il est aimé, et qu'il adore... Eh bien, il n'est pas plus heureux que moi! Et vous verrez si je sais être reconnaissant. Je passerai ma vie à essayer de vous plaire, et, pour commencer, je vous ménage une surprise...

JEANNE, avec indifférence.

Laquelle?

CAYROL (2).

Vous croyez que nous allons rentrer à Paris, pour y passer bourgeoisement notre lune de miel!... (Mouvement de Jeanne.) Eh bien, pas du tout! Demain j'abandonne mes affaires, et nous partons...

JEANNE, avec joie.

Nous partons?

CAYROL.

Si vous y consentez?

JEANNE.

Ah! Et où irons-nous?

CAYROL.

C'est là qu'est la surprise! Vous savez que le prince et sa femme partent en voyage?...

JEANNE.

Oui! mais ils ont refusé de dire où ils vont...

(1) Elle passe devant Cayrol et va s'asseoir sur le canapé; Cayrol vient derrière le canapé.

(2) Il s'assied sur le canapé, à gauche de Jeanne.

CAYROL.

Pas à moi. Ils vont en Italie... Ils passent par la Suisse... Eh bien! nous irons les y retrouver!...

JEANNE, très troublée.

Les y retrouver?...

CAYROL, gaiement.

Pour continuer le voyage ensemble! Les deux ménages! Ce sera charmant!

Un temps très court.

JEANNE, l'interrogeant des yeux.

Mais sera-ce de leur goût?

CAYROL.

Serge, à qui j'ai parlé de ce projet, a commencé par faire des façons... Mais la princesse est venue à mon aide, et quand il a vu que sa femme et moi nous étions d'accord, il a dit : Vous le voulez?... J'y consens... N'en parlons plus (1)!

JEANNE, absorbée.

Ah! il s'en défendait?

CAYROL.

Pour la forme. On a beau dire que l'amour est de l'égoïsme à deux : au bout de quelques jours de tête à tête, Serge ne sera pas fâché de nous voir arriver au travers de son duo.

JEANNE, embarrassée (2).

Mais en vérité, je ne sais si...

CAYROL (3).

Ah! vous voilà comme était Serge! (Jeanne se détourne brusquement.) Est-ce que ce voyage vous contrarie? Je suis tout prêt à y renoncer.

(1) Ils se lèvent et descendent à l'avant-scène, milieu.

(2) Elle passe devant Cayrol et va au canapé, devant lequel elle s'arrête.

(3) Il va près de Jeanne.

JEANNE.

Eh! bien, oui, je vous en serai reconnaissante.

CAYROL, décontenancé.

J'espérais vous plaire... C'est à moi de m'excuser d'avoir si mal réussi... Restons à Paris! Que m'importe le lieu où je serai? Y étant près de vous, je n'aurai rien à désirer. (Avec passion.) Vous êtes si belle, Jeanne, et je vous aime depuis si longtemps (1)! La voiture est là: nous pouvons partir.

JEANNE, très troublée.

Attendons encore un instant.

CAYROL, souriant d'un air contraint.

Tout à l'heure, vous me hâtiez.

Il remonte vers la porte au fond, à droite (2).

JEANNE, à part.

C'est vrai! Mais partir avec lui!

Elle reste abattue.

CAYROL, revenant à elle avec inquiétude.

Qu'avez-vous?

JEANNE, avec effort.

Rien. Je me souviens que ce château où nous sommes porte mon nom. Là s'est passée mon enfance; là mon père est mort. Mille souvenirs m'attachent à cette demeure, et ce n'est pas sans émotion que je puis la quitter.

CAYROL, avec tendresse

Mais pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt? Restons un jour, deux jours, tant que vous voudrez. J'ai arrangé mes affaires pour être libre. Notre petit paradis nous attendra.

JEANNE, calme.

Vous êtes bon.

(1) Un domestique paraît à la porte, droite.

(2) Il donne des ordres au domestique qui disparaît; Jeanne traverse le théâtre à l'avant-scène, et s'arrête à gauche, près du fauteuil.

CAYROL, riant.

Je ne fais pas d'effort! Qu'est-ce que je demande, moi?... que vous soyez satisfaite.

JEANNE, avec coquetterie.

Eh bien! voulez-vous me plaire?

CAYROL, avec force.

Si je le veux!

JEANNE.

Madame Desvarennes va être bien triste quand, demain, sa fille sera partie...

CAYROL.

Pauvre femme! Elle l'aime tant!

JEANNE.

Elle aura besoin qu'on la console, qu'on la distraie...

CAYROL, gaiement.

Et alors?...

JEANNE.

Je voudrais bien rester quelque temps auprès d'elle...

CAYROL, un peu inquiété.

Auprès d'elle?... Mais pas sans moi?

JEANNE, vivement.

Oh! vous viendrièz me chercher dans quelques jours.

CAYROL, très décontenancé.

Mais...

JEANNE.

Oh! faites cela, et je vous serai très reconnaissante, et je vous aimerai bien.

CAYROL, très mécontent.

Jeanne, vous n'y pensez pas? Voyons, ma chère! Vou voulez que je retourne, sans vous, à Paris, ce soir? Mais vous allez me couvrir de ridicule! (S'animant à chaque parole.) Certes, je suis disposé à accepter toutes vos fantaisies, mais à la condition qu'elles soient acceptables. Voyons,

ce n'est pas sérieux, hein [1]? Ma chère, vous me prenez pour un enfant. Ah! vraiment, vous feriez perdre patience à un saint! Voyons, répondez-moi : qu'est-ce que ça signifie? (A part.) Elle me cache quelque chose... Ah! il faudra qu'elle me dise... (Il va à Jeanne, très affectueux.) Voyons, Jeanne, parlez-moi à cœur ouvert. Votre silence cache un mystère, qui ne peut être grave... Vous avez eu quelque chagrin... quelque déception [2]... Les jeunes filles sont souvent romanesques... Elles se mettent en tête des amours, qui ne sont point partagées, et puis, tout à coup, elles se trouvent en face d'un mari, qui n'est point le Roméo attendu, mais qui est un brave homme, dévoué, aimant. On a peur de ce mari, on se défie, on refuse de le suivre... On a bien tort, car en lui on trouverait un ami... presque un père... (Jeanne pleure silencieusement; Cayrol se penche vers elle.) Vous ne répondez pas? Vous pleurez?... (Avec éclat.) C'est donc vrai?... Vous avez aimé?...

JEANNE, se levant brusquement.

Qui a dit cela?

CAYROL, avec violence.

Vous ne me tromperez pas! J'ai lu dans vos regards! Maintenant c'est le nom de cet homme que je veux savoir!

JEANNE, avec feu.

Jamais!

CAYROL.

Ah! c'est un aveu!...

JEANNE.

Vous m'avez indignement trompée par votre affectation de douceur! Je ne parlerai plus.

CAYROL, hors de lui.

Ah! prenez garde! Ne vous jouez pas de moi! Vous parlerez! Je le veux!

(1) Jeanne passe devant Cayrol et va devant le canapé.
(2) Jeanne tombe accablée sur le canapé.

JEANNE, courant vers la chambre de madame Desvarennes (1).

Laissez-moi! vous me faites horreur!

## SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME DESVARENNES (2).

MADAME DESVARENNES, paraissant et recevant Jeanne dans ses bras.

Qu'y a-t-il donc?

CAYROL, avec une colère à peine contenue.

Un fait assez inattendu! Madame refuse de me suivre.

MADAME DESVARENNES (3).

Jeanne!... Et pour quelle raison?

CAYROL, s'animant peu à peu.

Que sais-je? Elle a dans le cœur un amour malheureux! Et comme je ne ressemble pas au type rêvé... Mais vous comprenez bien que l'aventure ne va pas finir de la sorte! Et je vais (4)...

MADAME DESVARENNES, froidement.

Cayrol, faites-moi le plaisir de crier moins fort! Il y a quelque malentendu entre vous.

CAYROL, ricanant (5).

Un malentendu? Vous avez des délicatesses de langage

(1) Elle traverse le théâtre et se dirige vers la porte, deuxième plan, gauche ; Cayrol descend avant-scène, un peu à droite.

(2) Madame Desvarennes entre par la porte, deuxième plan gauche, et descend rapidement en scène jusque derrière le fauteuil qui est à l'avant-scène gauche.

(3) Elle passe entre Jeanne et Cayrol.

(4) Jeanne descend avant-scène gauche.

(5) Il va avant-scène droite.

qui me plaisent! Un malentendu! Dites une tromperie indigne (1)! Mais c'est le... (Avec rage.) monsieur, que je veux connaître. Il faudra bien qu'elle le nomme. Je ne suis pas un gentleman musqué et bien appris, moi ; je suis un paysan, et quand je devrais...

MADAME DESVARENNES, bas.

Taisez-vous! Vous êtes fou de la brusquer comme vous le faites! Laissez-moi seule avec elle. (S'approchant de lui.) A vous, elle ne dirait rien : à moi elle dira peut-être quelque chose.

Un léger temps.

CAYROL, calmé.

Vous avez raison (2). Il faut me pardonner. Moi, je ne sais pas parler aux femmes.

MADAME DESVARENNES.

Ah! ma foi non!

CAYROL.

Je vais prendre l'air sur la terrasse : cela me fera du bien.

Il sort par la porte fond, gauche.

## SCÈNE XII

### MADAME DESVARENNES, JEANNE.

MADAME DESVARENNES (3).

Eh bien, nous sommes seules, Jeanne : tu vas me raconter ce qui s'est passé... Assieds-toi là (4)... Tu ne ré-

(1) Il revient près de madame Desvarennes.

(2) Il remonte au deuxième plan, milieu; madame Desvarennes passe avant-scène, un peu à droite.

(3) Elle vient s'asseoir sur le fauteuil qui est à l'avant-scène gauche.

(4) Jeanne remonte à la chaise à gauche du fauteuil, et s'assied.

ponds rien? Est-ce que tu n'as pas confiance? Voyons, je t'ai élevée, et, si tu n'es pas née de moi, les soins et la tendresse que je t'ai prodigués m'ont faite véritablement ta mère.

JEANNE, très émue.

Je ne l'ai pas oublié...

MADAME DESVARENNES.

Tu sais bien que je t'aime. Allons, pose ta tête là, et laisse couler tes larmes; je vois bien qu'elles t'étouffent.

JEANNE.

Oh!

MADAME DESVARENNES.

Ce que disait Cayrol est donc vrai? Tu aimes quelqu'un?

JEANNE, avec abandon.

Oui.

MADAME DESVARENNES.

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

JEANNE, avec terreur.

A vous?

MADAME DESVARENNES, simplement.

Oui.

JEANNE.

Oh! non, non! je ne le pouvais pas!

MADAME DESVARENNES.

Celui que tu aimes n'était donc pas digne de toi? (Jeanne se tait.) Peut-être n'était-il pas libre?

JEANNE, très troublée.

Oui! c'est cela : il n'était pas libre!

MADAME DESVARENNES, avec colère.

Quelque homme marié, sans doute. Misérable! Et où l'as-tu rencontré, cet homme, dans le monde?... Chez moi, peut-être?

JEANNE, épouvantée (1).

Non! non! Ah! par grâce, oubliez mes larmes. Ne croyez pas ce que mon mari vous a dit! Ne cherchez jamais à rien savoir!

MADAME DESVARENNES, très agitée (2).

Ah! ça!... mais celui dont il s'agit me touche donc de bien près, que tu te caches ainsi de moi? Si j'avais un fils... je croirais... (Cherchant.) Mais ne m'as-tu pas dit que cet homme n'était pas libre?... (Elle s'avance vers Jeanne et l'interroge du regard.) Est-ce que?...

JEANNE, éperdue.

Non! non! Grand Dieu!

MADAME DESVARENNES, comprenant.

Tu nies avant que j'aie prononcé ce nom! Tu l'as donc lu sur mes lèvres? Réponds (3)! (Avec éclat.) Malheureuse! L'homme que tu aimes, c'est le mari de ma fille!

JEANNE, à genoux.

Ah! pardonnez-moi!

MADAME DESVARENNES, pâle, tremblante.

Il s'agit bien de cela! Un seul mot, réponds : T'aime-t-il?

JEANNE, avec abandon.

Le sais-je?

MADAME DESVARENNES.

Il te l'a dit?

JEANNE.

Oui.

MADAME DESVARENNES.

Et il a épousé Micheline! Oh! je me défiais de lui!

(1) Elle se lève.

(2) Elle se lève et descend avant-scène, milieu ; Jeanne vient à droite du fauteuil.

(3) Jeanne tombe à genoux.

Pourquoi n'ai-je pas obéi à mon instinct (1)? Jeanne! Il faut que tu m'aides à sauver ma fille!

JEANNE, amère.

Qu'a-t-elle à craindre? Elle triomphe! Puisqu'elle est sa femme!

MADAME DESVARENNES.

S'il allait l'abandonner?... Pourtant il m'a juré qu'il l'aimait!

JEANNE, avec rage.

Il mentait! Il a épousé Micheline pour sa fortune!

MADAME DESVARENNES, avec colère.

Hein? N'est-elle pas assez belle pour lui avoir plu? Crois-tu qu'il n'y ait que toi qu'on puisse aimer?

JEANNE.

Si j'avais été riche, j'aurais été sa femme. Le soir où il m'a décidée à épouser Cayrol, il me l'a affirmé sur l'honneur (2)!

MADAME DESVARENNES, avec amertume.

Sur l'honneur!... Comme il nous a tous trompés! Et là, tout à l'heure encore (3)... (Avec un geste de menace.) Oh!... (S'arrêtant) (4). Mais quel recours ai-je contre lui? Une séparation (5)? Micheline s'y refuserait. Elle l'aime! (Avec rage.) Fille stupide! Si elle apprenait la vérité, elle serait capable d'en mourir!

JEANNE, sombre (6).

En suis-je morte, moi?

(1) Elle relève Jeanne.

(2) Elle remonte à la cheminée.

(3) Elle remonte au canapé et désigne la place qu'elle occupait à la scène quatrième.

(4) Elle s'assied sur le bras du canapé.

(5) Elle se lève et descend à l'avant-scène droite, puis passe à l'avant-scène gauche.

(6) Elle descend avant-scène, milieu.

MADAME DESVARENNES.

Toi, tu as une nature énergique, mais elle, si faible, si douce... Oh ! Jeanne, pense à ce que j'ai été pour toi et aide-moi à sauver Micheline.

JEANNE.

Que puis-je ?

MADAME DESVARENNES.

Tu peux mettre un obstacle insurmontable entre Serge et toi !

JEANNE.

Lequel ?

MADAME DESVARENNES.

Ton mari. Tu ne voulais pas partir avec lui, tout à l'heure : c'était de la folie !... Si tu t'éloignes de Cayrol, tu ne pourras pas repousser Serge, et tu me prendras le mari de ma fille !

JEANNE, avec exaltation (1).

Ah ! vous ne pensez qu'à elle ! Elle toujours, elle avant tout ! Mais moi, j'existe, j'ai le droit d'être protégée, d'être heureuse ! (2) Et vous voulez que je me sacrifie, que je me livre à cet homme, que je n'aime pas, qui me fait horreur (3) !

MADAME DESVARENNES.

Alors quoi ? Tu veux reconquérir ta liberté, au prix d'un scandale ? Et quelle liberté ? Tu seras repoussée, dédaignée. Crois-moi : ton mari est un honnête homme ; c'est auprès de lui que tu trouveras d'abord l'oubli et enfin la paix de toi-même. En l'épousant, tu as pris des engagements. Tiens-les : c'est ton devoir ! (4)

(1) Elle va avant-scène, droite ; madame Desvarennes remonte premier plan, milieu.

(2) Elle remonte devant le canapé.

(3) Elle s'assied sur le canapé. Madame Desvarennes remonte derrière le canapé.

(4) Elle descend à gauche du canapé.

JEANNE.

Mais que va être ma vie ?

MADAME DESVARENNES.

Celle d'une honnête femme !

Un temps.

JEANNE, dominée, après un silence.

C'est bien, je vous obéirai... (1) Appelez mon mari.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, CAYROL.

MADAME DESVARENNES 2).

Cayrol, venez.

CAYROL.

Eh bien, cet homme... ?

MADAME DESVARENNES.

N'est plus à craindre (3). Il est séparé de Jeanne pour toujours. Et si jamais il reparaissait, ce serait moi-même, vous m'entendez bien, moi-même qui vous le désignerais (4).

Rideau.

(1) Elle se lève.

(2) Elle remonte à la porte du fond, gauche, appelle Cayrol, puis redescend avant-scène, milieu ; Jeanne est descendue avant-scène droite; Cayrol entre par la porte fond, gauche, et s'arrête deuxième plan, gauche.

(3) Cayrol descend avant-scène gauche.

(4) Elle fait passer Jeanne devant elle et la dirige vers Cayrol.

# ACTE TROISIÈME

Dans la villa du prince, à Nice. — Au fond, une grande baie donnant sur une terrasse; au fond, la mer. — Dans un pan coupé, à droite, une grande cheminée garnie de fleurs; dans un pan coupé, à gauche, une portière en tapisserie, relevée par une embrasse. — Au premier plan, à gauche, appuyée contre le décor, une table avec encrier, plumes, papier, journaux; à droite de cette table, une chaise; au premier plan, à droite, une porte. — A l'avant-scène, à droite, un fauteuil. — Au milieu de la scène, un canapé-borne.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, au fond, UN DOMESTIQUE (1).

PIERRE.

La princesse est-elle visible?

LE DOMESTIQUE.

Madame la princesse est auprès de madame Desvarennes qui vient d'arriver.

PIERRE.

Remettez ma carte. M. Maréchal est ici?

(1) Au lever du rideau, le domestique est sur la terrasse au fond; Pierre vient du fond, à gauche; ils entrent tous deux et restent au troisième plan, milieu.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

PIERRE.

Prévenez-le ([1]).

LE DOMESTIQUE, voyant paraître Maréchal.

Le voici.

## SCÈNE II

PIERRE, MARÉCHAL.

MARÉCHAL ([2]).

Pierre ! Toi, à Nice?

PIERRE.

Oui, depuis deux jours. J'arrive d'Alger et je vais à Gênes...

MARÉCHAL.

Et tu as fait cet effort sur toi-même de te présenter chez la princesse...?

PIERRE.

Dieu sait pourtant que je m'étais promis de ne jamais franchir le seuil de cette maison!... Mais les événements commandent et on leur obéit.

MARÉCHAL.

Tu sais que madame Desvarennes est ici?

PIERRE.

Je l'ai appris, il y a une heure. C'est même une des raisons qui m'ont engagé à me présenter... Quel motif l'amène si subitement?

([1]) Il descend à l'avant-scène gauche, se dirige vers la porte, premier plan.

([2]) Il descend avant-scène, milieu; Pierre l'y rejoint.

MARÉCHAL [1].

Voilà comment c'est arrivé. Hier matin, nous déjeunions, quatre à quatre, suivant l'habitude. Il y avait un gros marché à signer... On a apporté à la patronne une lettre de la princesse... Pauvre femme! Ces lettres-là, depuis trois mois, c'étaient ses seules joies... Tout à coup, elle s'est écriée : Les Cayrol sont à Nice, chez ma fille!...

PIERRE, très attentif.

Ah!

MARÉCHAL.

A la suite du mariage, il y avait eu une sorte de froid entre les deux jeunes ménages... On s'était peu vu... Cayrol avait fait de grandes tournées d'affaires en Europe, et sa femme l'avait accompagné... Actuellement, ils reviennent de Grèce.

PIERRE.

En quoi leur arrivée a-t-elle pu déterminer madame Desvarennes à partir?

MARÉCHAL.

Je l'ignore. Peut-être, en apprenant que tous ses enfants étaient réunis, a-t-elle trouvé plus pénible l'isolement dans lequel elle se trouvait à Paris?... Peut-être a-t-elle voulu passer quelques heures en famille?...

PIERRE, observant Maréchal.

Peut-être vient-elle aussi tout exprès pour causer avec son gendre?

MARÉCHAL.

Oh! je crois que depuis longtemps ils n'ont plus rien à se dire.

PIERRE [2].

Lui, c'est possible. Mais elle? C'est qu'il fait parler de

(1) Il fait signe à Pierre de s'asseoir sur la borne, et s'assied sur le fauteuil à droite.

(2) Ils se lèvent et descendent à l'avant-scène, milieu.

lui, ce monsieur ! Son nom est ici dans toutes les bouches. Ceux même qui voudraient l'oublier n'en ont pas le loisir (1). Il est le héros de ce qu'on appelle la haute vie. Ses brillantes façons éblouissent les badauds. On fait, avec envie, la description de son luxe, le récit de ses fêtes. On compte avec stupeur ce qu'il perd au cercle dans une nuit... (2) sans sourciller. Pour ce que ça lui coûte !

MARÉCHAL.

C'est égal ! Sa femme a beau être riche, si ça va comme ça... ça n'ira pas longtemps comme ça.

PIERRE.

Et pourquoi donc ? L'argent qu'il jette par les fenêtres, madame Desvarennes le fait rentrer par la porte. C'est un duel engagé entre cet oisif et cette laborieuse. Ils semblent lutter à qui l'emportera, de celui qui dissipe ou de celle qui amasse.

MARÉCHAL.

Il faut moudre bien des hectolitres de blé pour gagner cent mille francs, et c'est la perte d'une nuit pour le prince. Depuis quelque temps il est très malheureux au jeu.

PIERRE.

Il est si heureux en amour ! Oh ! ses bonnes fortunes sont publiques. Les journaux en parlent à mots à peine couverts. Et ce qu'on n'ose imprimer, on le raconte... Il y a une chanteuse italienne, une grande dame russe, et cette lady Harton, qu'il a eu l'audace, tu t'en souviens, de présenter à sa femme le jour de son mariage... J'entends tout cela, moi, mon ami, en passant dans la foule. Et si tu savais quel désespoir c'est pour moi, de me dire que le sacrifice, qui m'a tant coûté, a été inutile, et de penser que c'est pour que Micheline soit traitée ainsi par un tel homme, que j'ai déjà tant souffert et que je souffre tant encore (3) !...

(1) Pierre remonte au fond, en passant à gauche de la borne ; Maréchal va à l'avant-scène gauche.

(2) Pierre redescend avant-scène droite.

(3) Il va s'asseoir sur la borne ; Maréchal s'approche de lui.

MARÉCHAL.

Pierre! prends garde! En venant ici, t'es-tu rendu un compte exact du sentiment auquel tu as obéi? Est-ce un ami, seulement, qui rentre dans cette maison?

PIERRE (1).

Oh! ne crains rien! Un renoncement comme celui auquel j'ai consenti impose le devoir rigoureux de ne jamais revenir sur la décision prise. Avant tout, je suis un honnête homme. Je viens ici, inquiet de tout ce que j'entends dire, mais sans résolution arrêtée... Je veux voir madame Desvarennes, je veux savoir ce qui se passe en réalité, et, quoi qu'il arrive, je partirai ce soir...

MARÉCHAL.

Moi, à ta place, je prendrais mon chapeau et je partirais tout de suite. Ici, tout va t'irriter, te blesser.

PIERRE.

Qu'importe! si je puis être utile.

MARÉCHAL.

Voilà, mon ami, la différence de nos deux philosophies. Tu t'entêtes à être un stoïque, moi, je m'efforce d'être un épicurien. Du diable si j'irais au-devant des ennuis. Ils viennent bien nous trouver tout seuls (2).

## SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DESVARENNES, JEANNE, MICHELINE, SERGE, CAYROL.

MADAME DESVARENNES (3).

Comment! te voilà, toi? Ce n'est pas malheureux! Il paraît qu'il faut que je quitte Paris pour avoir la chance de

(1) Il se lève et descend à l'avant-scène, milieu, avec Maréchal.
(2) Il se dirige vers l'avant-scène gauche.
(3) Elle entre par la porte, premier plan, droite, et vient à Pierre.

te rencontrer ?... Voilà six mois que je ne t'ai vu.

PIERRE.

Je le sais bien [1].

MICHELINE.

Quelle bonne surprise, mon Pierre !... Nous ne t'aurions pas pardonné d'être passé, si près de nous, sans venir nous voir, n'est-ce pas, Serge?

SERGE.

Certes. Et je vous remercie, monsieur, du plaisir que vous faites à la princesse et à moi.

JEANNE [2].

Tiens ! te voilà, Pierre ?

CAYROL.

Princesse, je venais vous dire... (Il serre la main à Pierre.) que M. Herzog, sa fille, MM. Savinien, La Brède et du Tremblays, vous attendent dans le grand salon [3].

MICHELINE.

Ils viennent pour la partie de Lawn-Tennis.

CAYROL.

Lawn-Tennis, si vous voulez [4]. (A Pierre.) C'est une rage en ce moment, partout où il y a une pelouse on installe un filet, et si vous avez le malheur de passer par là, v'lan, des balles dans les jambes, sur la tête. C'est charmant !

(1) Micheline et Serge paraissent à la porte de droite; madame Desvarennes fait passer Pierre devant elle et va s'asseoir sur la chaise, à côté de la table, à gauche ; Maréchal remonte devant cette table, près de madame Desvarennes· Micheline, en entrant, vient à Pierre; Serge descend avant-scène droite.

(2) Elle entre par la porte, pan coupé gauche, avec Cayrol ; elle descend à l'avant-scène, à gauche de Pierre ; Cayrol traverse le théâtre derrière la borne, et descend à droite de Pierre.

(3) Pierre et Jeanne remontent derrière la borne, en passant à gauche.

(4) Il remonte au fond, à droite de Pierre.

MICHELINE.

Allons (1)!

Mouvement de madame Desvarennes.

LE PRINCE, à Micheline.

Restez avec votre mère, ma chère amie, vous l'avez à peine vue : je vous remplacerai (2).

MICHELINE.

Merci.

LE PRINCE, à Jeanne.

Voulez-vous me faire la grâce de prendre mon bras?

JEANNE, sans lui répondre, et s'adressant à Cayrol (3).

Mon ami, votre bras, je vous prie.

CAYROL.

Me voilà, ma chère.

SERGE, à part.

Ah! pourquoi l'ai-je revue? Ce trouble, cette fièvre qui s'emparent de moi, chaque fois que je suis près d'elle (4)... (Haut.) A tout à l'heure.

MICHELINE, à part.

A tout à l'heure (5).

(1) Madame Desvarennes se lève; Maréchal remonte au fond près de Pierre, Cayrol et Jeanne.

(2) Madame Desvarennes vient près de Micheline, entre la borne et le fauteuil. Jeanne descend à la table et y prend un journal; Serge traverse le théâtre et vient près de Jeanne.

(3) Elle passe devant Serge, remonte au fond à gauche, prend le bras de Cayrol, et sort avec lui par la porte, pan coupé gauche, suivie de Pierre et Maréchal; madame Desvarennes et Micheline remontent au fond sur la terrasse.

(4) Il remonte au fond à gauche et y trouve Madame Desvarennes et Micheline qui rentrent.

(5) Serge sort par la porte pan coupé gauche.

## SCÈNE IV

### MADAME DESVARENNES, MICHELINE (1).

MADAME DESVARENNES.

Eh bien! voyons, as-tu été contente de me revoir?

MICHELINE.

Chère maman!

Elle embrasse sa mère.

MADAME DESVARENNES.

Voilà deux mois que je ne t'ai entendue m'appeler ainsi! Regarde-moi... Es-tu heureuse?... Tu n'as pas de chagrin?

MICHELINE, souriant.

Quels chagrins pourrais-je avoir?

MADAME DESVARENNES, avec âpreté.

Eh bien! mais ceux que ton mari peut te causer.

MICHELINE.

Mère!...

MADAME DESVARENNES.

C'est que ce monsieur m'a si bien trompée! Ah! c'est un fameux comédien! Il ment avec un art!... Il m'avait juré de ne jamais te séparer de moi, et il t'a emmenée, sachant bien que mes affaires me retiendraient à Paris.

MICHELINE, la câlinant.

Voyons, maman, tu ne pourras donc jamais t'accoutumer à ton rôle?... Au lieu de faire mauvaise mine à mon mari, efforce-toi de l'aimer... Je serais si heureuse de vous voir unis, de pouvoir, sans arrière-pensée, vous confondre dans la même affection!

(1) Elles descendent en scène en parlant, madame Desvarennes à droite de la borne, et Micheline à gauche ; elles s'y asseyent.

MADAME DESVARENNES, touchée.

Ah! comme tu m'enjôles!... Est-il heureux d'avoir une femme telle que toi!... (Avec colère.) C'est comme un fait exprès : ce sont toujours ceux-là qui ont les meilleures.

MICHELINE, fâchée, doucement.

Voyons, maman : je ne suppose pas que tu sois venue de Paris exprès pour me dire du mal de mon mari?

MADAME DESVARENNES, gravement.

Non! je suis venue pour te défendre.

MICHELINE, surprise.

Suis-je donc menacée?

MADAME DESVARENNES.

Oui.

MICHELINE.

Dans mon amour?

MADAME DESVARENNES.

Non! Dans ta fortune!

MICHELINE, riant.

Si ce n'est que cela (1)!...

MADAME DESVARENNES.

Tu en parles à ton aise!... Au train dont va ton mari, dans un mois il ne restera plus un centime de ta dot.

MICHELINE, gaiement (2).

Eh bien! tu nous en donneras une autre.

MADAME DESVARENNES (3).

Ta, ta, ta!... Est-ce que tu t'imagines que ma caisse n'a pas de fond?... Je t'ai donné quatre millions de dot, représentés par quinze cent mille francs de valeurs excellentes, un immeuble rue de Rivoli, et huit cent mille francs

(1) Elle se lève et descend un peu à gauche.

(2) Elle remonte à gauche de la borne.

(3) Elle se lève et descend avant-scène gauche; Micheline descend avant-scène, milieu.

que j'ai prudemment gardés dans la maison, et dont je vous sers les intérêts... Les quinze cent mille francs sont loin, s'ils courent toujours... Et mon notaire est venu me prévenir que l'immeuble de la rue de Rivoli avait été vendu (1)... Savais-tu tout ça, ma fille?

MICHELINE.

Non, maman!

MADAME DESVARENNES.

Comment est-ce possible?... On ne peut rien faire sans ta signature.

Un léger temps.

MICHELINE.

Je l'ai donnée.

MADAME DESVARENNES.

Quand ça?

MICHELINE.

Le lendemain de mon mariage.

MADAME DESVARENNES, stupéfaite.

Ton mari a eu l'impudence de te demander, le lendemain?...

MICHELINE, souriant

Il ne m'a rien demandé, maman... C'est moi qui lui ai offert... Tu nous avais mariés séparés de biens.

MADAME DESVARENNES.

Par prudence!... Avec un gaillard comme ton mari!

MICHELINE.

Ta défiance a dû l'humilier, et j'en ai été honteuse... Je ne t'ai rien dit, parce qu'avec le caractère que je te connais, tu aurais pu faire manquer le mariage... et j'aimais Serge... J'ai donc signé le contrat que tu avais réglé... Seulement, le lendemain, j'ai donné ma procuration générale à mon mari.

(1) Elle vient près de sa fille.

MADAME DESVARENNES, stupéfaite.

Qu'est-ce qu'il t'a dit?

MICHELINE, très simplement.

Rien! Il lui est venu une larme dans les yeux et il m'a embrassée... J'ai vu que cette délicatesse lui allait au cœur... et j'ai été bien heureuse! Va, maman, il peut tout dépenser, s'il veut : je suis payée d'avance.

MADAME DESVARENNES.

Ma fille, tu es folle à enfermer! mon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'il a donc, cet être-là, pour tourner la cervelle à toutes les femmes (1)?...

MICHELINE, vivement.

A toutes?...

MADAME DESVARENNES, se reprenant.

A toutes... à toutes... Eh ! c'est une manière de parler!... Mais, ma belle, je ne peux pas me contenter de ce que tu viens de me dire!... Une larme et un baiser!... Peste! ça ne fait pas la monnaie de ta dot!...

MICHELINE, calme.

Voyons, maman : laisse-moi donc être heureuse.

MADAME DESVARENNES (2).

On peut l'être à moins de frais!... On n'a pas besoin d'une écurie de courses. (S'animant.) Et le cercle!... Et le jeu!... Qu'est-ce que tu en dis?...

MICHELINE, avec contrainte.

Faut-il donc faire autant de bruit pour quelques parties de bouillotte?

MADAME DESVARENNES, avec violence.

Laisse-moi donc tranquille!... Je suis bien informée!... Il te plante là presque tous les soirs, pour aller cartonner avec de beaux sires qui amènent le roi... avec une facilité

(1) Elle se dirige vers la gauche.

(2) Elle remonte au fond, passe derrière la borne, et descend avant-scène droite.

à faire envie aux légitimistes! Ma fille, veux-tu que je te tire l'horoscope de ton mari?... Il a commencé par les cartes, il continue par les chevaux: il finira par les drôlesses!

MICHELINE.

Maman!

MADAME DESVARENNES.

Et c'est ton argent qui paiera la fête!.. Mais je suis là, moi, heureusement, pour ramener ton ménage dans la voie régulière. Et je vais si bien te brider ton monsieur, qu'à l'avenir il marchera droit, je t'en réponds!

MICHELINE, avec force.

Maman, prends garde!... Si tu dis un mot à mon mari, tu me forceras à prendre son parti contre toi.

MADAME DESVARENNES, atterrée.

Micheline!

MICHELINE, froidement, avec tristesse.

Cette explication était inévitable entre nous. J'en souffrais d'avance, car je sentais que j'allais me trouver prise entre mon affection pour mon mari et mon respect pour toi.

MADAME DESVARENNES, avec amertume.

Entre l'une et l'autre, tu n'hésites pas, je le vois.

MICHELINE.

C'est mon devoir... Et si j'y manquais, toi-même, avec ton bon sens, tu comprendrais que je fais mal.

MADAME DESVARENNES.

Oh! Micheline! Pouvais-je m'attendre à te retrouver ainsi?... Quel changement! Ce n'est pas toi qui parles (1)!... Insensée que tu es!... C'est toi-même qui prépares ton malheur!... (Avec force.) Tu penses attacher ton mari par ta générosité... Tu le détacheras en lui rendant le désordre facile... Là, où tu crois donner des preuves d'amour,

(1) Elle vient à Micheline, et lui prend les mains.

il verra, lui, des preuves de faiblesse [1]... Si tu te mets à ses pieds, prends garde! il marchera sur toi!

MICHELINE.

Tu ne le connais pas, maman! C'est un gentilhomme: il comprend toutes les délicatesses. Tu blâmes son genre d'existence, je le conçois... Que veux-tu? il est d'une autre race que nous...

MADAME DESVARENNES.

Allons donc [2]!

MICHELINE.

Nous commettons quelques folies... que t'importe?... Pour qui as-tu fait ta fortune? Pour moi, pour mon bonheur!...

MADAME DESVARENNES.

Oui, mais...

MICHELINE [3].

Eh bien, je suis heureuse d'entourer mon prince de tout l'éclat qui lui va si bien. Il m'en est reconnaissant... Il m'aime, et c'est à son amour que je tiens par-dessus tout. Car le jour où il ne m'aimerait plus... je mourrais!...

MADAME DESVARENNES.

Hein! veux-tu bien ne pas dire de bêtises!

MICHELINE, très tendre.

Tu ne veux pas briser ma vie, n'est-ce pas? Je comprends ton mécontentement. Il est juste, je le sens... Mais, je t'en prie, enferme tous ces sentiments-là en toi-même, et ne dis rien... pour l'amour de moi [4]!

(1) Elle lui quitte les mains.
(2) Elle va s'asseoir sur le fauteuil à droite.
(3) Elle vient se mettre à genoux à gauche du fauteuil où est assise madame Desvarennes.
(4) On entend des éclats de rire au fond à gauche.

MADAME DESVARENNES, l'embrassant avec passion.

Allons, je ferai ce que tu voudras... Je ne lui dirai rien (1).

## SCÈNE V

LES MÊMES, SAVINIEN. SUZANNE, MARÉCHAL, CAYROL (2) et PIERRE.

SAVINIEN.

Eh! bien, ma tante, vous voilà en rupture de bureaux !

MADAME DESVARENNES.

Oui. Et toi, qu'est-ce que c'est que ce costume-là?

SAVINIEN.

Le harnais de combat, l'uniforme du Lawn-Tennis. Mais vous savez, si vous venez ici pour accaparer Micheline, on va vous renvoyer à Paris.

SUZANNE, à Micheline.

Nous faisons sur la pelouse une partie acharnée : la victoire est indécise. Venez, princesse, vous savez que c'est toujours vous qui nous portez chance.

MICHELINE.

Est-ce que Serge est avec vous?

CAYROL.

Il regarde, de la terrasse, en causant avec ma femme.

(1) Micheline se relève et descend avant-scène gauche.

(2) Ils entrent par la terrasse à gauche ; Savinien descend près de madame Desvarennes, Suzanne va à Micheline, Cayrol et Maréchal restent au troisième plan, milieu, avec Pierre.

MICHELINE.

Eh bien, allons !

Elle sort avec Suzanne par le fond à gauche.

CAYROL, à madame Desvarennes.

Mais regardez-les donc ! ils ont l'air d'une bande de fous.

## SCÈNE VI

MADAME DESVARENNES, CAYROL, MARÉCHAL, PIERRE [1].

MADAME DESVARENNES.

Vous n'êtes donc plus jaloux?

CAYROL.

Pourquoi?

MADAME DESVARENNES.

Vous laissez votre femme toute seule au milieu de ces écervelés?...

CAYROL.

Elle n'est pas seule. Serge est auprès d'elle.

Madame Desvarennes et Maréchal se regardent.

MARÉCHAL, entre ses dents.

Mari, va!...

(1) Elle se lève; Maréchal et Cayrol descendent à l'avant-scène en passant à gauche de la borne ; madame Desvarennes descend avant-scène, milieu, et Pierre avant-scène droite.

MADAME DESVARENNES, après un silence.

Cayrol!...

CAYROL.

Patronne!...

MADAME DESVARENNES.

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que mon gendre vous avait emprunté de l'argent?

CAYROL, surpris.

Mais, madame...

MADAME DESVARENNES.

Si c'est Pierre et Maréchal qui vous gênent... Allez toujours. Avec eux il n'y a pas de mystère (1).

CAYROL.

J'ai, en effet, avancé quelques fonds au prince.

MADAME DESVARENNES.

Combien?

CAYROL, troublé.

Je n'ai pas le chiffre exact présent à la mémoire... J'ai été heureux de me mettre à la disposition de votre gendre.

MADAME DESVARENNES.

Vous avez eu tort, et je vous prie de cesser complètement.

CAYROL.

Mais vous allez me brouiller avec le prince!

MADAME DESVARENNES, nettement.

Préférez-vous vous brouiller avec moi?

(1) Maréchal s'assied sur la chaise près de la table à gauche.

CAYROL, vivement.

Eable, non! Mais vous me mettez dans un fier embar- J'ai promis à Serge de lui remettre ce soir une somme s importante.

MADAME DESVARENNES.

Eh bien! vous ne la lui remettrez pas! Voilà tout!

CAYROL.

Alors, vous lui coupez les vivres?

MADAME DESVARENNES.

Absolument!.... Ma fille m'a arraché la promesse de ne rien lui dire, mais je vais prendre mes mesures (1).

PIERRE.

Mauvais moyen.

MADAME DESVARENNES.

Ah! vraiment (2)?

PIERRE.

Sous prétexte d'empêcher le prince de faire des folies, vous allez le mettre dans la nécessité d'en commettre de plus grandes encore... Dans mon métier, quand nous nous trouvons en face d'un torrent, nous n'essayons pas de lui barrer le passage, car nous savons qu'il romprait toutes les digues. Nous le détournons et nous réglons son cours... Faites de même pour votre gendre.

MADAME DESVARENNES.

Je te trouve bon, toi, de prendre son parti!... Quelle rage as-tu de te battre contre les moulins à vent?... Laisser faire à ce monsieur tout ce qui lui plaira? (3) Si tu n'as trouvé que ce moyen-là de l'empêcher de consommer le malheur de ma fille!...

(1) Cayrol remonte à gauche de la borne, madame Desvarennes à droite.

(2) Elle s'assied sur la borne.

(3) Elle se lève; Cayrol passe derrière la borne.

PIERRE, avec fermeté.

Oh! j'en connais un autre... Mais celui-là, je souhaite de n'avoir jamais à l'employer.

MADAME DESVARENNES.

En attendant, tu trouveras bon que je me serve du mien. Le prince a eu le tort d'oublier que c'est moi qui tiens les cordons de la bourse... Je veux bien financer... mais il me faut des égards pour mon argent.

CAYROL.

Le fait est que c'est bien le moins...

MADAME DESVARENNES, à Pierre.

Ah! Donne-moi ton bras, Don Quichotte, et allons retrouver ma fille (1).

## SCÈNE VII

### CAYROL, MARÉCHAL.

CAYROL, ennuyé.

Diable! ça se gâte!... (2) Qu'est-ce que vous pensez de la situation du prince, vous?

MARÉCHAL.

Sa situation financière?

CAYROL.

Eh! non! je la connais mieux que vous. Je parle de sa situation vis-à-vis de madame Desvarennes.

MARÉCHAL, tranquillement.

Dame, si nous étions à Venise, au temps de l'Aqua Tofana, des sbires et des bravi...

(1) Pierre remonte près de madame Desvarennes qui lui prend le bras et sort avec lui par le fond, à droite.

(2) Il descend à gauche de la borne et s'y assied.

CAYROL [1].

Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?

MARÉCHAL [2].

Laissez-moi continuer. Si nous étions à Venise, avec le caractère que je connais à madame Desvarennes, il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'on retrouvât, un beau matin, messire Serge au fond du canal Orfano... Vous savez que c'était toujours le canal Orfano...

CAYROL, riant.

Vous vous moquez de moi?

MARÉCHAL.

Pas du tout!

CAYROL.

Alors, vous croyez qu'entre la patronne et le prince...

MARÉCHAL.

Il y a une belle et solide haine!... L'un des deux mangera l'autre... Lequel?... Les paris sont ouverts [3].

CAYROL.

Bah!... La princesse est là pour faire trait d'union Jusqu'à nouvel ordre, je ménagerai les deux partis [4]!

MARÉCHAL.

Tenez, voici le prince! Commencez votre politique [5]!

Il sort.

[1] Il se lève et descend à l'avant-scène, un peu à droite.
[2] Il se lève et descend à gauche de Cayrol.
[3] Il remonte au fond.
[4] Il passe avant-scène, droite.
[5] Il redescend et sort par la porte, premier plan, droite.

## SCÈNE VIII

### CAYROL, SERGE.

SERGE, légèrement (1).

Cayrol, décidément, votre femme est encore plus charmante qu'autrefois... Et si je n'étais pas votre obligé, si je n'allais pas l'être de nouveau... car vous avez les fonds, n'est-ce pas?

CAYROL, embarrassé.

Mon prince... c'est que...

SERGE, sèchement.

Est-ce que vous avez oublié votre engagement?

CAYROL.

Non, mais je viens de causer avec madame Desvarennes.

SERGE.

En quoi vos intentions ont-elles pu être modifiées par cette conversation?

CAYROL.

Diable! elles ont été modifiées du tout au tout!... Votre belle-mère m'a fait une scène épouvantable et m'a défendu, à l'avenir, de vous avancer de l'argent. Ma situation, vis-à-vis de madame Desvarennes, est très délicate... C'est elle qui m'a mis le pied à l'étrier... Jugez combien est pénible l'alternative, dans laquelle je me trouve, ou de vous désobliger, ou de désobéir à ma bienfaitrice!

SERGE, dédaigneux (2).

Ne pleurez pas, c'est inutile! Je compatis à vos peines...

(1) Serge entre par le fond, descend à l'avant-scène, près de Cayrol, en passant entre la borne et le fauteuil.

(2) Il va à l'avant-scène gauche.

Vous vous rangez du côté des gros sacs... C'est une manière de voir... Reste à savoir ce qu'elle vous rapportera.

Herzog entre par la porte, pan coupé, gauche, et reste au fond.

CAYROL, très ennuyé, allant au prince.

Mon prince, je vous jure que je suis au désespoir... Ecoutez : je ne sais pas ce que vous avez fait à votre belle-mère, mais elle paraît diablement montée contre vous... A votre place, moi, je lui ferais quelques avances... Voyez-vous, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

SERGE, avec hauteur.

Pardon, mon cher, comme banquier, vous êtes excellent quand vous avez de l'argent...

CAYROL.

Oh ! comme tous les banquiers.

SERGE.

Mais comme moraliste, vous êtes souverainement ridicule. Bonjour ! (1)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, HERZOG (2).

HERZOG.

Prince, voulez-vous me faire la grâce d'accepter ce portefeuille? il contient cent mille francs (3).

SERGE.

Mais, monsieur...

(1) Il passe devant Cayrol, et va s'asseoir sur le fauteuil à droite.

(2) Herzog descend en scène, et vient à gauche de Serge.

(3) Cayrol remonte au premier plan, milieu, en passant à gauche de la borne.

HERZOG.

Acceptez toujours!... Si ce que je vais vous proposer ne vous convient pas... eh bien, vous me ferez des billets, nous stipulerons un intérêt, et vous ne serez même pas mon obligé... (S'approchant de Cayrol.) Allez, Cayrol, vous avez la vue basse, mon ami!... Mais, fiez-vous à moi, j'arrangerai l'affaire [1].

CAYROL, à part, sortant au fond.

Le prince dans les mains d'Herzog!... Gare à la patronne!

## SCÈNE X

SERGE, HERZOG.

HERZOG [2].

Prince, si j'ai une qualité, c'est la franchise... On en profite pour dire que je suis un brutal...Peu m'importe!... Je vais donc vous parler librement.

SERGE.

Je le désire!

HERZOG.

Vous vous trouvez en ce moment fort embarrassé! Au lendemain de votre mariage, vous avez monté votre maison sur un pied éclatant, et comme vous dépensiez sans compter, vous avez confondu votre capital avec votre revenu. De sorte qu'à l'heure présente, vous en êtes réduit aux expédients!

SERGE.

Aux expédients!

(1) Il descend à la table, à gauche, et y pose un portefeuille.
(2) Il revient devant la borne, un peu à droite.

HERZOG.

Ne vous défendez pas : nous ne sommes que nous deux.

SERGE, froidement.

Continuez, monsieur.

HERZOG (1).

Je ne pense pas que vous ayez l'intention de changer d'existence.

SERGE.

Non !

HERZOG.

Eh bien, pour que cela vous soit matériellement possible, il est nécessaire qu'il tombe, tous les ans, un gros million dans votre caisse.

SERGE, souriant avec contrainte.

Vous calculez comme Barême.

HERZOG, froidement.

C'est mon métier! Ce million, il y a pour vous deux moyens de l'obtenir. Le premier consiste à vous raccommoder avec votre belle-mère, et à consentir, moyennant finances, à vivre sous sa domination... Je connais madame Desvarennes : elle se prêtera à cette combinaison.

SERGE.

Mais moi, je m'y refuse.

HERZOG.

En ce cas, il ne vous reste plus qu'à vous tirer d'embarras tout seul.

SERGE.

Et comment?

(1) Il s'assied sur la borne.

HERZOG.

En entrant dans la voie que je suis prêt à vous ouvrir, et où je serai votre guide... En faisant des affaires !...

SERGE.

Pour faire des affaires, il faut, ou de l'expérience, et je n'en ai pas...

HERZOG.

La mienne suffira.

SERGE.

Ou de l'argent, et je n'en ai pas davantage.

HERZOG.

Je ne vous demande pas d'argent : je vous en offre !

SERGE.

Quel sera donc mon apport ?

HERZOG.

Vos relations, la considération qui s'attache au gendre de madame Desvarennes, le prestige de votre nom.

SERGE.

Mes relations sont toutes personnelles et je doute qu'elles puissent vous servir...

HERZOG.

Ce sera à moi d'en tirer parti !

SERGE.

Ma belle-mère m'est particulièrement hostile et ne fera rien pour moi.

HERZOG.

Mais vous n'en êtes pas moins le mari de sa fille... Et à ce titre, vous valez votre poids d'or...

SERGE (1).

Enfin, mon nom ne m'appartient pas. Il est à tous ceux qui l'ont noblement porté avant moi.

(1) Il se lève et descend avant-scène.

HERZOG [1].

C'est justement parce qu'ils l'ont noblement porté qu'il a une valeur !... D'ailleurs, que faisaient vos pères autrefois, sinon imposer les vassaux et rançonner les vaincus ?... Nous faisons de même, nous autres financiers. Nos vaincus sont les spéculateurs, et nos vassaux sont les actionnaires. Nous sommes des princes aussi. Nous avons fondé une aristocratie aussi fière et plus puissante que l'ancienne... La féodalité de la noblesse n'est plus. Place à la féodalité de l'argent !

SERGE, riant.

Vos hauts barons de la finance, de temps en temps, on n'est pas sans en exécuter quelques-uns.

HERZOG.

N'a-t-on pas aussi exécuté Chalais, Cinq-Mars et Montmorency ?...

SERGE.

C'était sur un échafaud.

HERZOG.

L'échafaud des spéculateurs, c'est l'escalier de la Bourse ! Mais les petits tripoteurs d'affaires, seuls, succombent. Les grands manieurs d'argent engagent dans leurs entreprises de si vastes intérêts, qu'on ne peut les laisser tomber sans risquer d'ébranler la fortune publique. C'est une de ces œuvres puissantes que j'ai fondée. Son nom seul, *Le Crédit européen*, est tout un programme ! Vous êtes ambitieux, prince, mais votre ambition, jusqu'ici, s'est contentée de peu... Succès de luxe, triomphe d'élégance... Misère ! Venez à moi : je vous mettrai dans la main la première puissance qui existe aujourd'hui, celle à qui, ni hommes, ni choses ne résistent : la puissance financière !

SERGE.

C'est le prologue de *Faust* que vous me débitez là ! Où est votre écrit cabalistique ?... Que faut-il que je signe ?

(1) Il se lève et descend à gauche de Serge.

HERZOG, froidement.

Rien du tout. Entrez dans l'affaire : vous l'étudierez à loisir. Cayrol est déjà avec nous, et, cependant, vous savez s'il est prudent!

SERGE (1).

Il ne l'a pas été, en se conduisant avec moi comme il vient de le faire.

HERZOG (2).

Désormais, vous n'aurez plus besoin de lui. Et dans quelques années, je veux que vous ayez une fortune qui dépasse tout ce que vous avez pu rêver... Est-ce dit?

SERGE, après une dernière hésitation.

C'est dit!...

HERZOG.

Bien (3)! Allons donc!

Il sort par le fond à droite.

## SCÈNE XI

SERGE, seul (4).

Il frappe sur un timbre. Un domestique entre; Serge met deux liasses de billets dans une grande enveloppe et écrit l'adresse.

Portez ceci!... (Le domestique sort. Serge se lève, reste un instant pensif. Il va au fond comme pour sortir.) Madame Desvarennes et Jeanne! Tiens! tiens! Elles ont l'air bien animé. Voyons donc!

Il recule vers la porte, pan coupé gauche, et laisse tomber la portière, derrière laquelle il se trouve caché.

(1) Il passe avant-scène gauche.
(2) Il va rejoindre Serge à gauche.
(3) Il remonte au fond.
(4) Il va à la table et s'assied.

## SCÈNE XII

MADAME DESVARENNES, JEANNE, SERGE, hors de vue [1].

MADAME DESVARENNES.

Pourquoi as-tu accepté l'hospitalité dans cette maison?

JEANNE, très troublée.

Je n'ai pas pu faire autrement : c'est Micheline elle-même qui nous l'a offerte!

MADAME DESVARENNES, d'une voix sourde, et avec une animation croissante.

Et cela ne t'a pas décidée à refuser?... Quel rôle te prépares-tu à jouer?... Après six mois d'honnêteté, est-ce que tu te ravises?

JEANNE, avec indignation.

Pourquoi me faites-vous l'injure d'un pareil soupçon?

MADAME DESVARENNES.

Parce que tu as manqué à tes engagements. Tu devais rester à l'écart, et je te retrouve ici, venant au-devant du danger, te familiarisant avec le mal, en attendant que tu t'y laisses aller tout entière.

JEANNE.

Madame!...

MADAME DESVARENNES.

Réponds!... As-tu tenu les promesses que tu m'avais faites?

JEANNE, avec désespoir.

Et vous, les espérances que vous m'avez fait entrevoir se sont-elles réalisées? Le devoir que vous me montriez

(1) Elles entrent par le fond, à droite, et descendent la scène, madame Desvarennes en passant à droite de la borne, et Jeanne à gauche.

comme le souverain remède, je m'y suis consacrée vainement. J'ai pleuré, espérant que le trouble qui est en moi serait emporté par mes larmes... Je me suis adressée au ciel, et je lui ai demandé ardemment de me faire aimer mon mari. Rien! Cet homme m'est aussi odieux que par le passé. Et il faut que je mente, et cela me révolte, et cela m'écœure, et je souffre!... Maintenant, jugez, et dites si vos reproches ne sont pas une inutile cruauté.

MADAME DESVARENNES, avec une pitié profonde.

Malheureuse femme!...

JEANNE.

Oui, bien malheureuse! car je n'ai rien à quoi me rattacher, rien qui puisse me soutenir! Ma volonté seule me défend. Et dans une heure de folie, elle peut me trahir!

MADAME DESVARENNES, à voix basse.

Tu l'aimes donc toujours?

JEANNE.

Le sais-je?... Il y a des heures où je crois que je le hais. Ce que j'ai enduré, depuis que je suis ici, n'est pas croyable! Je sens que je devrais partir, et cependant j'éprouve je ne sais quelle volupté horrible à rester.

MADAME DESVARENNES.

C'est bien là ce que j'ai redouté quand j'ai su que tu étais ici. Ma fille, il ne faut pas que tu restes un jour de plus dans cette maison. Cayrol t'emmènera... Pauvre garçon! Il te croit heureuse! Je lui parlerai.

JEANNE.

Madame!

MADAME DESVARENNES.

N'aie pas peur : je prétexterai une affaire et nous partirons ensemble demain. Sois courageuse : je serai là, moi, pour t'aider. A défaut du bonheur, il faut que tu aies la tranquillité!

On entend la voix de Cayrol qui appelle Jeanne.

JEANNE.

Mon mari!... Oh! par grâce, qu'il ne me voie pas en ce moment!

MADAME DESVARENNES.

Oui, tu as raison [1]. (A Cayrol.) Elle est ici, avec moi!

CAYROL, du dehors.

Bien! bien!

MADAME DESVARENNES, en sortant.

Elle nous rejoint dans un instant [2].

## SCÈNE XIII

### JEANNE, puis SERGE.

Jeanne est à demi-étendue sur la borne, respirant avec effort, les yeux perdus dans le vide. Serge paraît : il s'avance lentement et s'approche d'elle silencieusement.

SERGE.

Jeanne!...

JEANNE.

Serge!

Elle se lève.

SERGE.

Ne vous éloignez pas! Depuis deux jours vous me fuyez... Vous fais-je peur?

JEANNE.

Non, mais je désire qu'on ne nous voie pas ensemble.

(1) Elle remonte au fond en passant à droite de la borne.

(2) Elle disparaît au fond, à gauche ; Jeanne s'assied sur la borne, milieu.

SERGE.

L'instant pendant lequel je me trouverai seul, près de vous, sera bien court... Ne me le disputez pas!.. Et, d'ailleurs, qui s'occupe de nous (1)?... Ecoutez-les là-bas, rire insouciants et joyeux!... Tenez ! une valse. Ils se mettent à danser (2)... Cela est, tous les jours, ainsi. Existence bruyante et vide, à laquelle rien ne me rattache et que je traverse indifférent (3).

JEANNE.

Indifférent? Pourquoi? N'avez-vous pas tout ce que vous aviez rêvé?

SERGE.

Oui, mais si je m'étais trompé en le rêvant! Une année ne s'est pas encore écoulée, et déjà j'en suis à la lassitude. Vous me l'avez dit un jour, et c'était vrai : j'ai eu le caprice de la richesse... J'ai tout sacrifié à mon ambition du moment, et, juste châtiment, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais.

JEANNE.

Que vous manque-t-il? Vous êtes aimé.

SERGE.

Qu'importe! si je n'aime pas (4)! Dans cette existence luxueuse et brillante que je me suis faite, je n'ai rencontré que des satisfactions matérielles, dont j'ai été promptement las. J'ai senti en moi je ne sais quoi d'inassouvi, que j'ai inutilement tenté de rassasier... J'ai essayé d'occuper mon esprit et de tromper mon cœur... Je me suis livré à mes passions, sans frein. J'ai été au fond de tout!... Je n'ai trouvé que le dégoût et le découragement (5)... Il y a eu des heures, où j'ai eu envie de partir et de tout quitter... Je me suis vu nuisible aux autres et inutile à moi-même. Et pourtant, il aurait pu en être autrement... si j'avais eu pour me conduire une main adorée...

(1) Il remonte au fond.

(2) Il redescend au fauteuil, à droite.

(3) Il s'assied sur le fauteuil.

(4) Jeanne s'assied sur la borne, un peu à gauche.

(5) Il se lève et vient à droite de la borne.

JEANNE.

Serge!

SERGE.

Mais, quand elle se tendait vers moi, généreuse et dévouée, je l'ai repoussée, et j'ai manqué ma vie [1]... Oh! aveugle et fou! Cette liberté que tu as aliénée, il ne fallait pas la vendre à celle qui te faisait partager sa fortune, il fallait la donner à celle qui t'avait fait partager son amour!

JEANNE.

Je vous en prie: ne me parlez plus jamais de ces mauvais jours. Je les ai effacés de ma vie: efforcez-vous aussi de les oublier.

SERGE.

Oh! je l'ai voulu sincèrement! Et tant que vous avez été loin de moi, cela m'a été possible...

JEANNE, avec angoisse.

Serge! Après tant de tristesses, je suis arrivée à l'apaisement, et je vous en conjure, éloignez-vous de moi, n'essayez pas de troubler mon repos [2]!

SERGE, avec ironie.

Votre repos! Jeanne, n'espérez pas me tromper!.. Vous n'êtes ni calme, ni apaisée, ni heureuse...

JEANNE.

Que dites-vous?

SERGE.

J'étais là tout à l'heure...

JEANNE.

Dieu!

SERGE.

Je n'ai pas perdu une de vos paroles, pleines à la foi

(1) Il s'assied sur la borne, à droite de Jeanne.
(2) Elle veut se lever. Serge l'en empêche.

de colère et d'amour. Elles ont eu toutes un écho dans mon cœur... Vos amertumes, je les comprends, votre trouble, je le partage... Séparés par ma folie, nous sommes réunis par nos regrets... Et, si nous voulons, de nos deux souffrances nous pouvons faire encore du bonheur.

JEANNE, épouvantée.

Taisez-vous!

SERGE.

Non! non!... A quoi bon nous en défendre? En un instant, le passé tout entier a reparu. Je t'ai retrouvée... Je n'ai jamais aimé que toi... Je n'en aimerai jamais une autre... Je le sens... Toutes les forces de mon être te le crient... Et tu le sais bien toi-même, car ton cœur bat aussi fort que le mien...

JEANNE (1).

Je ne veux pas vous entendre, je ne dois pas vous écouter...

SERGE, avec passion (2).

Ah! refuse de m'écouter! Ce que tu ne veux pas entendre, ai-je besoin de te le dire? Est-ce que tu peux anéantir en toi le souvenir? Tout te parle de moi... Cette obscurité qui descend, ces étoiles qui brillent (3), et ce parfum des fleurs pâmées, qui porte au cœur et qui étouffe! Est-ce que cela ne te rappelle pas nos belles nuits d'autrefois, quand nous marchions enlacés, au bras l'un de l'autre? Il me semble que ces heures délicieuses reviennent. Leur extase me saisit... Autour de nous, tout chante, tout sourit, tout enivre! Oh! je t'adore! Est-ce que tu ne veux plus m'aimer?

JEANNE, s'abandonnant.

Ah! Dieu! si! Je t'aime!

SERGE, il l'embrasse sur les lèvres.

Jeanne!

(1) Elle se lève.
(2) Serge tombe à genoux près de Jeanne.
(3) Il se lève et prend Jeanne dans ses bras.

JEANNE, revenant à elle.

Oh! laissez-moi!

SERGE, suppliant.

Rien n'existe plus! Il n'y a que nous au monde... Oh! reste! reste! Tu es si bien à moi en ce moment!

JEANNE (1).

Mon Dieu! mais je suis folle!

SERGE.

Tu m'aimes? (2)

JEANNE.

Non! je dois vous haïr... Laissez-moi passer... Vous savez bien que tout nous sépare, mon devoir, le vôtre, enfin, ma volonté!

SERGE.

Volonté qu'on t'impose! Volonté que je ne subirai pas! (3)

JEANNE.

Faites un pas et j'appelle!

SERGE.

Appelle donc!...

JEANNE.

Serge, c'est lâche et odieux!

SERGE.

Non! tu m'appartiens : je te reprends, tu m'aimes!

JEANNE.

Non!

(1) Elle se dégage et va à l'avant-scène.

(2) Il remonte au premier plan, entre la borne et le fauteuil, et barre le passage à Jeanne qui redescend.

(3) Serge remonte derrière le fauteuil ; Jeanne passe à droite du fauteuil pour remonter au fond ; Serge la prend dans ses bras et la fait redescendre devant le fauteuil en passant à sa gauche.

SERGE [1].

Tu m'aimes! Ose donc dire que tu ne m'aimes pas?

JEANNE, elle se laisse aller dans ses bras.

Ah!

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, MICHELINE.

Micheline soulève la portière et voit Serge et Jeanne dans les bras l'un de l'autre.

MICHELINE.

Ah!

Elle se renverse en arrière, la portière retombe. Serge se lève vivement et remonte au troisième plan, milieu.

JEANNE [2].

Qu'est-ce donc?

SERGE.

Chut!... là!...

JEANNE.

Ah! malheureuse!

Elle se sauve par la porte, premier plan, droite.

SERGE, il va à la portière et la soulève.

Personne!

Il laisse retomber la portière et descend à gauche de la borne sur laquelle il s'assied.

Qui donc était là?

Rideau.

(1) Il la fait asseoir sur le fauteuil et tombe à genoux à sa gauche.
(2) Elle se lève vivement et passe à droite du fauteuil.

# ACTE QUATRIÈME

A Paris, un salon chez Cayrol. — Porte à gauche, premier plan. Dans un pan coupé à droite, la porte de Jeanne. — Au fond, à gauche, cheminée surmontée d'une glace. — Porte au fond, s'ouvrant intérieurement. — A gauche, premier plan, un canapé ; à droite, premier plan, une table sur laquelle il y a une lampe allumée, un timbre, un encrier, papier, plumes. — A gauche de la table, une chaise de chaque côté de la porte du fond, un fauteuil ; sur la cheminée, des candélabres allumés, une statuette. Dans la cheminée, deux landiers. — Au premier plan, droite, une fenêtre.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

CAYROL, SAVINIEN, MARÉCHAL [1].

SAVINIEN.

Ouf! fuyons le supplice du quatuor!

CAYROL.

Ici, dans le petit salon de ma femme, vos oreilles seront en sûreté!

SAVINIEN.

Sapristi, Cayrol! quelle drôle d'idée vous avez eue de nous donner une soirée musicale après un si bon dîner!

(1) Ils entrent par la porte premier plan gauche, et descendent à l'avant-scène, Savinien à droite, Cayrol au milieu, Maréchal à gauche.

CAYROL.

Ce n'est pas moi, mon ami, c'est Jeanne. Je n'entends rien aux arts. Il ne faut pas me sortir de mes chiffres. Du reste, dans un instant, on va danser (1).

MARÉCHAL.

Vous n'aimez donc pas la musique?

SAVINIEN.

Si, la musique militaire. Mais, vous savez, deux heures de Schumann et de Mendelssohn, à haute pression, c'est beaucoup pour un homme seul. Dites donc, Maréchal, qu'est-ce que vous dites de la présence de mademoiselle Herzog à la soirée de Cayrol?... C'est un peu raide, ça, hein, mon bon?

MARÉCHAL.

En quoi?

SAVINIEN.

Parbleu! Le père est en fuite et la fille s'apprête à danser.

MARÉCHAL.

Qui vous a dit qu'Herzog fût en fuite?...

SAVINIEN.

La rumeur publique!... Oh! le pouf se prépare depuis au moins six mois. C'est moi qui suis content de ne pas lui avoir confié mon idée!... Tenez, encore une qu'on m'aurait volée... Il paraît que le cher Panine est très compromis... Ah! un prince dans une famille de bourgeois, c'est très flatteur, mais ça coûte cher! (Voyant venir madame Desvarennes.) Ma tante! je file au cercle: je vais faire ma matérielle! (2)

MARÉCHAL.

Ah! ah! l'heure du travail!

(1) Il remonte au fond et disparaît à gauche.
(2) Il remonte au fond.

SAVINIEN.

Qu'est-ce que vous voulez? Je n'ai pas de fortune, moi. Je n'ai pas le moyen de ne pas jouer.

Il sort par le fond, et rencontre Cayrol avec qui il cause un instant.

## SCÈNE II

### MARÉCHAL, MADAME DESVARENNES, PIERRE, CAYROL [1].

MADAME DESVARENNES, à Maréchal.

Cayrol?

MARÉCHAL.

Le voici [2].

CAYROL, vivement, à madame Desvarennes.

Eh bien? avez-vous des nouvelles?

MADAME DESVARENNES.

Ce que nous redoutions est vrai. Pierre arrive de Londres.

PIERRE.

Herzog y était depuis deux jours, et a donné, pour se couvrir d'une opération faite en commun avec le prince, pour dix millions de titres du Crédit Européen.

CAYROL.

Qui m'appartiennent... Un vol... tout simplement.

(1) Maréchal passe avant-scène, droite ; madame Desvarennes entre avec Pierre par la porte, premier plan, gauche; elle passe derrière le canapé et vient premier plan, milieu : Pierre descend avant-scène gauche.

(2) Cayrol entre du fond, ferme la porte, et descend, avant-scène, avec madame Desvarennes. Cayrol est entre elle et Maréchal.

MARÉCHAL.

Penses-tu qu'Herzog soit définitivement en fuite? (1)

PIERRE.

Non : il est plus fort que ça! Il reviendra. Il sait bien qu'en compromettant le prince, c'est comme s'il avait compromis la maison Desvarennes... Il est parfaitement tranquille.

MADAME DESVARENNES.

Le prince et ma fille sont-ils arrivés?

MARÉCHAL.

Oui, madame. Le prince est impassible. Il a sur lui même plus de puissance que je n'aurais cru.

CAYROL.

Il ignore encore la catastrophe. Et, d'ailleurs, s'il la connaissait, il se refuserait à y croire. Il a dans cet Herzog une confiance aveugle... Cet homme, en lui faisant gagner de l'argent au début, lui a mis sur les yeux un bandeau. Quand j'ai quitté brusquement, il y a trois semaines, le Crédit Européen, Serge m'a accusé de vouloir faire du tort à Herzog, par jalousie... Hier encore, je suis allé le supplier de rompre avec ce coquin, j'ai essayé de lui expliquer le danger : il n'a voulu ni voir, ni entendre.

MADAME DESVARENNES, *avec une rage concentrée.*

Eh! que lui importe? Est-ce que je ne suis pas là, moi, pour le tirer d'affaire, entretenir sa paresse et alimenter son luxe? La boulangère a des écus. Il les prend : tout l'honneur est pour moi... (*Avec violence.*) (2) Il faudra pourtant que cela finisse. Maréchal, dites au prince de venir me parler (3). (*Après un moment de méditation.*) Cayrol, c'est de vous que dépend la fin de cette honteuse affaire...

(1) Madame Desvarennes s'assied sur le canapé.
(2) Elle se lève, passe devant Cayrol, et va à Maréchal.
(3) Maréchal remonte et sort par la porte du fond, qu'il laisse ouverte.

CAYROL.

De moi seul...

MADAME DESVARENNES.

Etouffons-la donc, quoi qu'il en puisse coûter... Rien n'a encore été ébruité?...

CAYROL.

Rien!... C'est ma stupide et trop longue confiance en Herzog qui a été cause de tout... Mais je lui ferai rendre gorge... Voulez-vous que je parte cette nuit pour Londres ? Il y a un train à minuit quarante.

MADAME DESVARENNES.

J'accepte, merci.

CAYROL.

La rapidité, en pareil cas, c'est la moitié du succès.

Serge paraît au fond.

MADAME DESVARENNES.

Le prince... laissez-moi seule avec lui (1).

## SCÈNE III

MADAME DESVARENNES, SERGE (2).

MADAME DESVARENNES.

Approchez, je vous prie, monsieur.

SERGE, souriant en affectant une grande politesse (3).

Je suis à vos ordres, madame, comme toujours.

(1) Cayrol et Pierre sortent par la porte, premier plan, gauche.

(2) Madame Desvarennes remonte devant la chaise qui est à gauche de la table.

(3) Serge descend au milieu, sur le même plan que madame Desvarennes.

MADAME DESVARENNES, nettement.

Pas de phrases... Elles seraient inutiles entre nous (1)... Vous avez vu Cayrol hier?

SERGE.

Oui, madame.

MADAME DESVARENNES.

C'est moi qui l'ai prié d'aller vous trouver.

SERGE, railleur.

Je m'en suis douté.

MADAME DESVARENNES fait un geste : se calmant.

La démarche que Cayrol a faite pour moi, je vais la renouveler moi-même... Croyez bien qu'il faut que la situation soit grave pour que je me sois décidée... Ayez une lueur de raison, suivez mon conseil, et séparez-vous immédiatement d'Herzog.

SERGE, froidement.

Parce que?...

MADAME DESVARENNES.

Parce que l'affaire dans laquelle il vous a engagé menace ruine, parce qu'abusant de votre inexpérience... du moins, je veux encore le croire... Herzog vous a rendu complice d'un abus de confiance, d'un vol (2)!

SERGE.

Madame! vous vous oubliez étrangement!...

MADAME DESVARENNES (3).

Non, certes! c'est quand je gardais le silence que je m'oubliais... Herzog vous a ébloui par l'espoir de je ne sais quel gain... Il vous a trompé... A bout d'expédients, il est allé risquer une dernière opération qui a échoué...

SERGE.

Impossible!

(1) Elle s'assied sur la chaise.
(2) Elle se lève.
(3) Elle descend à l'avant-scène gauche.

MADAME DESVARENNES.

En emportant pour dix millions de titres... Et vous le savez bien... puisque c'est vous qui les lui avez livrés.

SERGE, avec violence.

C'est faux (1)!

MADAME DESVARENNES, très sérieuse.

Cet homme est un escroc. Voulez-vous qu'on dise que vous êtes son complice?... Voyons, je paierai pour vous dégager, mais, au moins, rompez publiquement avec lui (2)... Tenez, là, un seul mot... votre démission... Ecrivez...

Elle lui tend la plume.

SERGE (3).

Qui me dit que ce n'est pas un piège que vous me tendez?...

MADAME DESVARENNES.

Il ne me croit pas!

SERGE.

Non! Grâce à Herzog, je vous ai échappé... Séparé de lui, je retombe en votre dépendance... C'est ce que vous voulez, n'est-ce pas?...

MADAME DESVARENNES.

Ce que je veux, c'est garder intact mon nom, que j'ai mis trente ans à faire ce qu'il est (4)!... (Avec une grande émotion.) Voyons, Serge, écoutez-moi... Je vous en prie, faites ce que je vous demande... Et, en retour, dites-moi quelle somme vous est nécessaire : je vous la donnerai...

(1) Il descend avant-scène un peu à droite.

(2) Elle remonte au milieu, passe derrière la table, et redescend à droite, près de la table ; Serge passe avant-scène, un peu à gauche.

(3) Il remonte à gauche de la table, prend la plume, puis, au moment de signer, il la rejette.

(4) Ils descendent tous deux à l'avant-scène droite ; madame Desvarennes s'approche de Serge.

SERGE, sardonique.

Comme à votre neveu Savinien... à condition que je sois bien sage et bien soumis... Vous plaisantez, madame, je pense (1)...

MADAME DESVARENNES, s'animant par degrés.

Prenez garde! N'abusez pas de ma patience!... Etes-vous donc insensé pour ne pas comprendre que vous n'existez que par moi... et que je puis en un instant vous enlever toute influence... tout crédit?

SERGE, avec rage.

Oh! vous le feriez avec plaisir, je le sais... Mais vous ne le pouvez pas...

MADAME DESVARENNES.

Et vous en abusez! Quel homme êtes-vous donc (2)?

SERGE, sèchement (3).

Madame, je vais vous le dire, une fois pour toutes! Je suis un homme peu patient, qui n'aime pas qu'on entrave sa liberté, qui a horreur des scènes de famille, et qui entend rester maître chez lui! Tenez-vous le pour dit, et agissez en conséquence.

Il gagne le milieu.

MADAME DESVARENNES.

Ah! c'est comme ça! Vous voulez toute votre liberté (4)? Je le conçois, vous en faites un si bel usage! Vous prétendez être le maître chez vous? Chez vous! Mais, en vérité, qu'est-ce que vous êtes donc, dans ma maison, pour prendre de tels airs vis-à-vis de moi? A peine plus qu'un domestique! Un mari à mes gages.

(1) Il passe devant elle et va à l'avant-scène droite.
(2) Elle va s'asseoir sur le canapé.
(3) Il remonte au premier plan, à droite du canapé.
(4) Elle se lève et s'approche de Serge.

SERGE, fait un mouvement terrible.

Oh [1]!

MADAME DESVARENNES.

Vous voulez lutter! Tenez, vous ne savez pas ce que vous faites!... Je vous tiens dans ma main... Depuis votre retour, je vous épie. Pas une de vos actions ne m'a échappé... Je connais le nombre de vos nuits passées au jeu, je sais le chiffre de vos pertes... Vos dettes d'honneur, je les ai déjà fait payer trois fois... Enfin, écoutez bien cela!... Je connais la femme avec laquelle, misérablement, vous trompez ma fille...

SERGE, bondissant.

Madame!...

MADAME DESVARENNES.

Oui, je la connais! c'est Jeanne!... cette malheureuse enfant, trahie d'abord par vous, et maintenant perdue... J'ai surpris vos rendez-vous... il y a longtemps déjà!... Et j'ai eu la force de me taire.

SERGE.

Parbleu!

MADAME DESVARENNES.

Ah! vous me bravez?... En voilà assez [2]! Vous n'avez été jusqu'ici protégé contre moi que par ma fille... Il suffira que je dise un mot, pour qu'elle vous abandonne, et vous retomberez dans la rue, sur le pavé, où je vous ai ramassé [3]!

SERGE.

Eh bien, ce mot, dites-le donc! La voilà!

(1) Il descend à l'avant-scène, puis remonte à la chaise qui est à gauche de la table, et s'assied; madame Desvarennes descend avant-scène gauche, puis revient près de Serge.

(2) Elle descend premier plan, à droite du canapé.

(3) Elle descend avant-scène gauche. — Serge aperçoit Micheline au fond, à gauche; il vient près du canapé.

MADAME DESVARENNES.

Micheline! (Elle fait deux pas rapides vers sa fille, puis s'arrête, se laisse tomber sur le canapé avec découragement.) Oh! le malheureux! Il n'hésiterait pas, lui! Et il la tuerait (1)!

Micheline paraît sur le seuil du salon.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, MICHELINE, puis JEANNE, CAYROL.

MICHELINE (2).

Eh bien, maman, on me dit qu'il y a au moins une heure que tu es arrivée... (Remarquant l'agitation de sa mère.) Qu'est-ce que tu as? Est-ce que tu es souffrante?

MADAME DESVARENNES, dominant son trouble.

Non! rien... Mais toi, ma chérie? Tu n'es pas fatiguée?

MICHELINE, avec un sourire triste.

Pas plus que d'habitude.

CAYROL, à Jeanne.

Oui, chère amie, je pars dans une demi-heure (3).

MADAME DESVARENNES.

Pourquoi es-tu venue à ce bal?... Tu n'es pas raisonnable!...

MICHELINE, avec un rapide regard du côté de Jeanne.

Serge a tenu à y aller. Et moi, je n'ai pas voulu le quit-

(1) Serge remonte au fond, à gauche, devant la cheminée.

(2) Elle descend vivement près de sa mère et s'assied à côté d'elle. — Cayrol et Jeanne restent au deuxième plan, milieu.

(3) Il sort par le fond; Jeanne descend avant-scène droite, devant la table.

ter. Du reste, nous allons partir [1]... Serge, vous me reconduisez, n'est-ce pas?

SERGE.

Certainement... chère enfant...

De loin, Jeanne lui fait signe de dire non.

MICHELINE, à part, avec angoisse.

Jeanne lui a fait un signe...

SERGE.

J'y pense... ma chère Micheline... Avant de rentrer, je dois aller au cercle... J'ai promis, je ne puis manquer... Excusez-moi donc, et demandez à votre mère de vous accompagner.

MICHELINE, d'une voix tremblante [2].

C'est bien, je le lui demanderai... Vous ne partez pas encore?

SERGE.

Dans un instant...

MICHELINE.

Dans un instant donc, je partirai moi-même [3].

JEANNE, bas, à Serge.

Dans une heure, la porte du petit escalier sera ouverte [4]...

MICHELINE, à part.

Ils se sont parlé bas [5].

(1) Elle se lève et se tourne vers Serge en remontant un peu vers le milieu du théâtre.

(2) Elle redescend au canapé ; Cayrol rentre et descend derrière le canapé, puis parle à voix basse à madame Desvarennes; Serge descend au premier plan, droite, près de Jeanne, à qui il tourne le dos,puis salue madame Desvarennes.

(3) Micheline s'assied sur le canapé ; Serge se retourne du côté de Jeann epour la saluer.

(4) Serge remonte au fond et sort.

(5) Jeanne remonte au fond, deuxième plan, un peu à droite.

CAYROL, à madame Desvarennes.

Aussitôt arrivé à Londres, je vous envoie un télégramme.

MICHELINE, à Cayrol.

Vous partez?

CAYROL.

Oui, princesse, tout à l'heure. J'ai une affaire des plus importantes à traiter... Vous permettez que je vous quitte? J'ai quelques ordres à donner (1). (A Jeanne.) Ma chère Jeanne, je vous recommande nos invités. (Jeanne sort par le fond. — A madame Desvarennes.) Patronne, je vous reverrai avant mon départ.

Il sort (2).

## SCÈNE V

MICHELINE, MADAME DESVARENNES.

MICHELINE, à part, avec colère.

Elle sera seule... Elle lui a dit de venir... Il a menti! C'est chez elle qu'il va...

Elle est pâle et tremblante.

MADAME DESVARENNES (3).

Micheline, comme tu es pâle!... Qu'est-ce que tu as?... Tu souffres, je le vois... Partons... Viens embrasser Jeanne.

MICHELINE, se dressant avec horreur.

L'embrasser? moi (4)!

(1) Il remonte et va près de Jeanne.

(2) Cayrol sort par la porte, pan coupé, droite, accompagné par madame Desvarennes qui s'est levée, et qui le reconduit jusqu'à la porte.

(3) Elle redescend près de Micheline, à droite du canapé.

(4) Elle passe devant sa mère et descend avant-scène droite.

MADAME DESVARENNES.

Pourquoi pas?... Qu'est-ce qu'il y a?

MICHELINE, avec une sourde violence.

Mais tu ne les as donc pas vus là, à l'instant, sous nos yeux [1]?

MADAME DESVARENNES, craignant de comprendre.

Que veux-tu dire, Micheline? Tu sais [2]?...

MICHELINE, avec désespoir.

~~Qu'il est son amant~~? Mais tu ne vois donc pas que j'en meurs?

Elle retombe à moitié évanouie sur le canapé.

MADAME DESVARENNES [3].

Mon Dieu!... Micheline... réponds-moi!... Tu me fais peur... Je vais appeler...

MICHELINE.

Tais-toi! Non!... Que personne ne sache!... Ah! j'aurais dû me taire... Mais je souffrais trop, je n'ai pas pu... Ma vie est brisée, vois-tu... Emmène-moi, arrache-moi à cette infamie... Fais-moi oublier. Oh! maman, toi qui es si forte, enlève-moi du cœur tout le mal que j'y ai...

MADAME DESVARENNES, tombant à genoux devant le canapé où est étendue Micheline.

Ma pauvre chérie!... Tu souffrais tant et tu ne disais rien!... Oh! je savais bien que tu n'avais plus confiance... Et moi, stupide, je ne devinais pas!... Ne pleure pas, mon ange, par pitié!... Tu me déchires l'âme! Ah! pardonne, pardonne-moi! Pourquoi ai-je été si faible? Ah! pourquoi n'ai-je pas su résister à tes prières, à tes larmes? Je t'ai trop aimée!... Comme j'en suis punie! mon Dieu!

(1) Elle revient devant le canapé.

(2) Elle passe derrière le canapé, descend à gauche, puis revient près de sa fille.

(3) Elle s'assied près de sa fille.

MICHELINE.

Les enfants devraient toujours écouter leur mère. Elle devine le danger. Oh! je suis trop malheureuse!... Il vaudrait mieux mourir!

MADAME DESVARENNES.

Mourir?... Toi!... Micheline, voyons, ne dis pas de folies!... Mourir, parce que cet homme te dédaigne et te trahit? Est-ce que les hommes valent la peine qu'on meure pour eux! Non, tu vivras, mon ange, avec ta mère! On te séparera de ton mari...

MICHELINE.

Et il restera libre! Et il continuera à l'aimer. Chaque jour sa faute deviendra plus lâche, son hypocrisie plus basse... Tiens, tout à l'heure, il souriait... Sais-tu pourquoi? C'est parce que Cayrol part et qu'en son absence il va venir ici cette nuit (1).

MADAME DESVARENNES.

Qui te l'a dit?

MICHELINE.

Oh! je l'ai lu dans ses regards joyeux... Ainsi, traître envers moi, traître envers son ami, voilà l'homme à qui j'appartiens et que j'ai la honte d'aimer!

MADAME DESVARENNES.

Remets-toi. On vient (2).

MARÉCHAL, entrant du fond, descend au deuxième plan gauche.

Oh! pardon, je vous dérange.

MADAME DESVARENNES.

Non, Maréchal, non, venez.

MARÉCHAL.

Vous avez demandé votre voiture: elle est là.

(1) Elles se lèvent.
(2) Elles descendent avant-scène, un peu à droite.

MADAME DESVARENNES [1].

Viens, mon enfant, partons... du courage !

MICHELINE.

Non, c'est fini, va, j'en mourrai.

MADAME DESVARENNES.

Mourir !... (On entend parler Cayrol au dehors.) Cayrol! (A Micheline.) Va, je te rejoins... va avec Maréchal... Du courage !

Micheline sort avec Maréchal par la porte premier plan, gauche.

MADAME DESVARENNES, seule, un instant [2].

Mourir!... Ma fille!... Mourir [3]!... Ah! non! non!

Cayrol entre.

## SCÈNE VI

MADAME DESVARENNES, CAYROL, puis PIERRE [4] et JEANNE.

CAYROL, en costume de voyage, avec rondeur.

Eh bien, je pars.

MADAME DESVARENNES.

Vous ne partirez pas!

CAYROL, étonné.

Il y va de nos intérêts.

MADAME DESVARENNES.

Ici, il y va de votre honneur.

(1) Elles remontent au premier plan, milieu.

(2) Elle va à la porte par laquelle est sortie Micheline.

(3) Elle vient au deuxième plan, milieu.

(4) Cayrol entre par la porte pan coupé, droite ; madame Desvarennes va à lui, le prend par la main, le fait descendre au premier plan, gauche, et reste près de cette porte.

CAYROL, bondissant (1).

De mon honneur! Madame, songez-vous à ce que vous dites?

Pierre paraît au fond.

MADAME DESVARENNES.

Je vous l'avais promis... Eh bien, je tiens ma promesse. Si vous voulez connaître votre rival, rentrez chez vous ce soir.

CAYROL, avec violence (2).

Un rival!... chez moi!... Jeanne! oh! je les tuerai tous les deux (3)!

PIERRE, venant vivement à madame Desvarennes.

Madame, ce que vous faites-là est effroyable.

MADAME DESVARENNES, à Pierre.

En quoi donc? On le trompe, on me déshonore et on me tue ma fille! Nous nous défendons... Tant pis pour les coupables!

Elle sort par la porte premier plan, gauche.

JEANNE, entrant du fond, va à la cheminée.

Tu pars, Pierre?

PIERRE, très troublé (4).

Oui, Jeanne... Bonsoir (5)!

CAYROL.

Elle! oh! non, non, c'est impossible!

Il se remet avec effort.

(1) Il descend avant-scène, un peu à droite.

(2) Il remonte près de la chaise qui est à gauche de la table.

(3) Il se laisse tomber anéanti sur la chaise.

(4) Il veut s'approcher de Jeanne. Cayrol s'en aperçoit, se lève vivement et lui fait signe de sortir.

(5) Il sort par la porte premier plan, gauche.

## SCÈNE VII

CAYROL, JEANNE.

CAYROL (1).

Jeanne! Je suis triste de partir seul... C'est la première fois que je vous quitte. Je vous en supplie... venez avec moi.

JEANNE, avec un sourire.

Mais, mon ami, je suis en robe de bal.

CAYROL.

Enveloppe-toi dans tes fourrures et viens... Donne-moi cette preuve d'affection... Je la mérite... Je ne suis pas un méchant homme, et je t'aime tant!

JEANNE (2).

C'est un enfantillage... Vous serez ici demain soir... Et puis, je suis lasse, ayez pitié de moi (3)!

CAYROL, grave.

Vous refusez?

JEANNE.

Mais oui.

CAYROL.

C'est bien (4).

JEANNE.

Allons, ne me quittez pas fâché... Vous ne me regretterez guère... Vous allez dormir tout le long de la route... Au revoir... allons (5)!

Cayrol sort avec trouble.

(1) Il descend devant la table.

(2) Elle descend au premier plan, devant le canapé.

(3) Elle s'assied. Cayrol traverse le théâtre et vient derrière le canapé.

(4) Il remonte vers la porte du fond.

(5) Cayrol hésite un instant, puis redescend derrière le canapé, embrasse Jeanne dans les cheveux, et sort, en courant, par le fond.

## SCÈNE VIII

JEANNE, seule, puis UN DOMESTIQUE et LA FEMME DE CHAMBRE.

JEANNE [1].

Qu'a-t-il donc? Est-ce que?... Ah! je suis folle! [2] (Elle sonne. Le domestique entre, portant une lampe.) Il n'y a plus personne au salon?

LE DOMESTIQUE.

~~Non, madame, tout le monde est parti~~ [3].

~~LA FEMME DE CHAMBRE~~ [4].

Madame, M. Delarue vient de rentrer. Il demande si madame peut le recevoir.

JEANNE.

M. Delarue? Domestique

~~LA FEMME DE CHAMBRE.~~

Il prétend avoir des choses très importantes à dire à madame...

JEANNE.

Où est-il? Domestique

~~LA FEMME DE CHAMBRE.~~

Là, dans la galerie.

JEANNE.

Eh bien, faites-le venir.

La femme de chambre va ouvrir la porte, premier plan gauche, et fait entrer Pierre, puis sort par la même porte, qu'elle referme derrière elle.

[1] Elle se lève.

[2] Elle traverse le théâtre et va à la table.

[3] Il sort par la porte, pan coupé, droite.

[4] Elle entre par la porte premier plan gauche, et vient presque au milieu.

## SCÈNE IX

JEANNE, PIERRE (1).

JEANNE.

Qu'est-ce qu'il y a donc, mon cher ami?

PIERRE.

Il y a, ma chère Jeanne, que...

Il s'arrête.

JEANNE.

Que?...

PIERRE.

Pardonne-moi. En venant te trouver, j'ai obéi à un mouvement tout spontané, et je m'aperçois que j'aurai beaucoup de peine à m'expliquer sans risquer de t'offenser.

JEANNE.

Eh bien, mon cher ami, si ce que tu as à m'apprendre est si difficile à dire, ne le dis pas.

PIERRE.

Impossible!... Mon silence causerait d'irréparables malheurs... De grâce, Jeanne, comprends à demi-mots... Tu as, pour ce soir, des projets qui ont été découverts... Tu es dangereusement menacée, prends garde!

JEANNE.

Tu es fou!

PIERRE.

Tu penses bien que si je suis ici, c'est que je sais tout.

JEANNE.

Mais je t'assure...

(1) Pierre vient premier plan, milieu; Jeanne descend devant la table.

PIERRE.

Eh bien! Le prince Panine est chez toi, ou il y va venir. Ton mari, que tu crois loin, est à cent pas d'ici peut-être, et va rentrer, dans un instant,pour vous surprendre. Tant que je serai là, tu ne prendras aucune résolution : je m'éloigne donc. Adieu, Jeanne, sois sûre que, passé le seuil de cette porte, j'aurai oublié tout ce que je t'ai dit.

Il sort par la porte, premier plan gauche.

## SCÈNE X

### JEANNE, SERGE.

A peine Pierre est-il sorti que Jeanne court à la porte et en pousse le verrou, puis à la porte du fond, qu'elle ferme à double tour, puis va à celle de sa chambre, qui s'ouvre : elle se trouve en face de Serge.

JEANNE.

Serge, nous sommes perdus!

SERGE.

J'étais là, j'ai tout entendu!

JEANNE.

Que faut-il faire?

SERGE.

Partir.

JEANNE (1).

Oui, tu as raison. Il ne faut pas que mon mari me trouve ici. Je suis ta vraie femme, celle qui devait partager ta vie! Eh bien, je reprends mes droits, je les paie de mon honneur, je brise tous les liens qui me retiennent (2). Je suis à toi! Notre chute commune nous unira plus étroitement que ne l'auraient pu faire les lois.

(1) Ils descendent au premier plan, milieu.
(2) Elle se jette dans les bras de Serge.

SERGE, entraîné.

Songe qu'avec moi c'est la médiocrité, presque la misère.

JEANNE.

Mon amour te fera tout oublier.

SERGE.

Tu n'auras ni regret, ni remords ?

JEANNE.

Jamais, tant que tu m'aimeras !

SERGE.

Viens donc alors ! partons !

JEANNE (1).

Me voilà ! (Serge entre dans le cabinet, à droite. Il revient aussitôt en scène, très troublé.) Quoi donc (2) ?

SERGE, très pâle.

La porte de l'escalier a été fermée du dehors.

JEANNE.

Fermée? Par qui ?

SERGE (3).

Par Cayrol, sans doute, pour me couper la retraite. (Avec colère.) Il faut pourtant sortir !

Il va vers la porte du fond.

JEANNE, se dressant devant la porte.

Pas par là ! (Avec un regard peureux.) S'il était derrière la porte?... Ah ! la galerie (4) !... Fermée ! fermée aussi !...

On entend marcher et on essaie d'ouvrir la porte verrouillée. — Serge et Jeanne restent immobiles, attendant.

(1) Elle va à la cheminée, prend une dentelle qu'elle avait posée sur le fauteuil à sa dernière entrée, puis s'enveloppe la tête et les épaules avec cette dentelle.

(2) Elle ôte sa dentelle, qu'elle jette sur le fauteuil, et s'approche vivement de Serge.

(3) Il court à la fenêtre en passant derrière la table.

(4) Elle court à la porte, premier plan gauche, tire le verrou, et essaie d'ouvrir la porte qui résiste ; elle recule effrayée jusqu'auprès de Serge qui la prend dans ses bras.

CAYROL, du dehors.

Jeanne!... Jeanne, ouvrez! (Il heurte du poing.) Je sais que vous êtes là! Ouvrez donc! (Avec rage.) Si vous n'obéissez pas, prenez garde!

JEANNE, à l'oreille de Serge.

Pars! je t'en supplie, enfonce la porte de l'escalier, tu ne trouveras plus personne devant toi.

SERGE, bas (1).

Allons donc! Est-ce que tu crois que je veux te laisser exposée à ses violences? Il faut en finir : je vais ouvrir.

CAYROL, du dehors (2).

Vous n'êtes pas seule! Je vous entends parler! (Ebranlant furieusement le battant.) Oh! je briserai cette porte.

La porte est enfoncée : d'un bond, Cayrol vient au milieu de la chambre.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, CAYROL.

CAYROL, reconnaissant le prince.

Serge! C'était lui! j'aurais dû m'en douter (3)!

SERGE, allant à Cayrol.

Je suis à vos ordres, monsieur.

CAYROL, éclatant d'un rire furieux.

Un duel! allons donc!

SERGE.

Eh bien! que voulez-vous alors?

(1) Il se détache de Jeanne et descend avant-scène, un peu à droite.

(2) Jeanne vient à Serge et veut l'empêcher d'aller à la porte, il la prend par les poignets et la fait passer à l'avant-scène droite. Serge s'élance : au moment où il arrive près de la chaise à gauche, la porte est enfoncée, et Cayrol descend, deuxième plan, milieu.

(3) Jeanne remonte devant la table.

CAYROL.

Est-ce que je suis un gentilhomme, moi? Je suis un paysan, un bouvier, un rustre, tu le sais bien! Je te tiens, je vais t'écraser!

Il jette un regard autour de lui, cherchant une arme. Il voit les landiers de fer de la cheminée, en saisit un avec un cri de triomphe, et, le brandissant comme une massue, se rue sur Serge.

JEANNE, s'élance devant le prince et le couvre de son corps.

Ah!... moi vivante, vous ne le toucherez pas!

CAYROL.

Ah! misérable femme! Alors, toi d'abord!

JEANNE.

Eh bien, oui, moi!

CAYROL lève son arme, son regard tombe sur le visage de Jeanne, souriante et résolue. Il pâlit, son bras se détend peu à peu, la masse de fer lui échappe et tombe lourdement sur le tapis; et, sanglotant, éperdu, il recule et roule sur le canapé, pleurant amèrement.

La tuer! ah! non! Je ne peux pas, je l'aime trop!

Jeanne, sans dire un mot, pâle et grave, montre à Serge le passage libre. — Il sort.

---

# ACTE CINQUIÈME

A Paris, chez le prince. — Un salon de style sévère, tendu de vieilles tapisseries, crédences et glaces anciennes : trophées d'armes au milieu, une grande table sculptée. — Porte au fond. — Porte à gauche. — A droite, petite porte dissimulée dans la tapisserie. — De chaque côté de la table, une chaise ; au premier plan, droite, un canapé; au premier plan gauche, une chaise. — Entre la porte de gauche et la draperie, un petit meuble. — Au fond, de chaque côté de la porte, une console.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### MADAME DESVARENNES, MARÉCHAL (1).

Madame Desvarennes est assise. — Maréchal entre par la porte de gauche et vient à gauche de la table.

MARÉCHAL.

Madame!

MADAME DESVARENNES (2).

Ah! Enfin!

(1) Au lever du rideau, madame Desvarennes est assise et prête l'oreille, puis elle se lève et va vivement à la porte du fond; elle redescend à gauche de la table et s'assied sur la chaise qui s'y trouve; un instant après elle se lève et passe devant la table, vient s'asseoir sur la chaise qui est à droite, prend une feuille de papier et une plume, et se dispose à écrire; après une seconde d'hésitation, elle repose la plume, froisse le papier, le jette et reste accablée.

(2) Elle se lève.

MARÉCHAL.

Je viens de chez M. Cayrol...

MADAME DESVARENNES.

Vous l'avez vu?

MARÉCHAL.

Non, madame. Il était enfermé dans son cabinet où il a travaillé toute la nuit à faire des comptes. Il avait expressément défendu sa porte.

MADAME DESVARENNES.

Rien d'anormal ne paraissait s'être passé dans la maison?

MARÉCHAL.

Rien. Mais en revenant, je suis allé au *Crédit européen*. Les bureaux sont fermés. Les scellés ont été apposés hier!

MADAME DESVARENNES, troublée.

Déjà! Et le prince?

MARÉCHAL.

Point de nouvelles! Il sera probablement resté jusqu'au matin à son cercle!

MADAME DESVARENNES.

C'est probable!

MARÉCHAL.

La princesse était fort souffrante hier soir. Comment se porte-t-elle ce matin?

MADAME DESVARENNES.

Mieux. Elle est en bas, chez moi.

MARÉCHAL.

Si vous avez besoin de mes services, madame, je serai là.

Il va pour sortir par la porte de gauche.

MADAME DESVARENNES, avec une vive émotion.

Ecoutez. La grande porte vient de se refermer.

MARÉCHAL (1).

C'est M. Cayrol...

MADAME DESVARENNES.

Allez lui dire que je suis ici, chez le prince. (Maréchal sort.) Cayrol (2)!... Mon Dieu! que va-t-il m'apprendre?

## SCÈNE II

### MADAME DESVARENNES, CAYROL (3).

Ils restent un instant silencieux.

CAYROL.

Vous aviez dit vrai. Il est venu, et je n'ai pas eu l'énergie nécessaire pour le tuer (4). Je croyais que c'était plus facile... Et vous aussi, n'est-ce pas?

MADAME DESVARENNES, profondément troublée.

Ah! grand Dieu! J'ai assez regretté ce que j'avais dit hier.

CAYROL (5).

Et pourtant l'occasion était belle! Songez donc! Je les trouvais ensemble, l'un près de l'autre, sous mon toit! La loi me donnait, sinon le droit de les tuer, au moins une excuse si je les tuais... Eh bien! le cœur m'a manqué! Il vit, et Jeanne l'aime!

Un silence.

MADAME DESVARENNES.

Qu'allez-vous faire?

(1) Il entr'ouvre la porte de gauche.
(2) Elle s'assied sur la chaise, à droite de la table.
(3) Cayrol entre par la porte de gauche et vient à la table, sur laquelle il pose son chapeau.
(4) Madame Desvarennes se lève et s'appuie sur la table.
(5) Ils s'asseyent de chaque côté de la table.

CAYROL [1].

Me débarrasser de lui autrement.

MADAME DESVARENNES.

Et comment?

CAYROL.

En le forçant à disparaître!

MADAME DESVARENNES.

Il peut s'y refuser!

CAYROL.

Je l'en défie!... S'il résiste, je dépose une plainte au parquet [2].

MADAME DESVARENNES.

Vous?

CAYROL.

Oui.

MADAME DESVARENNES.

Un honnête homme ne se défend pas par de tels moyens.

CAYROL [3].

Un honnête homme se défend comme il peut. Le prince m'a volé: je le ferai condamner, comme un voleur.

MADAME DESVARENNES, avec hauteur [4].

Faites votre compte, je paierai!

CAYROL, hors de lui.

Me paierez-vous aussi mon bonheur perdu?... Et puis je souffre trop : il faut que je me venge [5]!

MADAME DESVARENNES.

Eh! fou que vous êtes, ce n'est pas le coupable que

(1) Il se lève.
(2) Madame Desvarennes se lève.
(3) Il descend à l'avant-scène, droite.
(4) Elle va près de Cayrol.
(5) Il va s'asseoir sur le canapé, madame Desvarennes vient à gauche du canapé.

vous frappez : ce sont des innocents !... Quand ma fille et moi nous serons au désespoir, en serez-vous moins malheureux?

CAYROL.

Non, mais entre Jeanne et lui, je veux mettre un monde! L'idée que cette femme est à un autre me rend fou! Je devrais haïr cette misérable, et, malgré tout, je ne puis me passer d'elle! Il me la faut (1)! Si elle veut revenir à moi, je lui pardonnerai... C'est ignoble, mais c'est plus fort que moi, je l'adore!

MADAME DESVARENNES.

Voyons, Cayrol! songez que nous ne vous avons jamais fait que du bien! Soyez généreux, épargnez-nous!

CAYROL.

Ma résolution est irrévocable. Si ce soir il n'est pas parti, je le fais passer en cour d'assises. Je ne suis venu ici que pour vous prévenir.

MADAME DESVARENNES (2).

C'est bien : je vous remercie de m'avoir avertie. Vous auriez pu ne pas le faire. Entre vous et moi, je laisse votre conscience juge.

CAYROL, avec amertume.

Ma conscience!

MADAME DESVARENNES.

Adieu, Cayrol (3)!

CAYROL.

Faut-il que je sois tombé bas, pour rester sourd à vos supplications, vous à qui je dois tout! Je m'avilis, je me dégrade... je le sens...

(1) Il se lève et descend avant-scène droite.

(2) Elle va au coin, droite de la table.

(3) Elle s'assied sur la chaise à droite de la table ; Cayrol remonte derrière la table, et y prend son chapeau.

MADAME DESVARENNES [1].

Eh bien?

CAYROL.

Eh bien! je ne puis pas faire autrement. Adieu!

Il sort par la porte de gauche.

## SCÈNE III

MADAME DESVARENNES, MARÉCHAL.

MARÉCHAL [2].

Le prince vient de rentrer; il est chez lui.

MADAME DESVARENNES.

C'est bien, je vais... [3].

MARÉCHAL, l'arrêtant.

Non, madame... Il y a là quelqu'un, qui demande le prince, et qu'il est préférable que vous ne voyiez pas.

MADAME DESVARENNES, vivement.

Qui ça?

MARÉCHAL.

Herzog!

MADAME DESVARENNES, avec colère.

Il a l'audace de se présenter chez moi?... Faites-le chasser!

MARÉCHAL.

A quoi bon?... Il n'y a plus rien à perdre avec lui... Et qui sait?... Il y peut-être quelque chose à sauver.

MADAME DESVARENNES.

Soit. Mais vous avez raison, je ne dois pas me trouver en face de cet homme! Je verrai le prince plus tard.

Elle sort par la porte de gauche.

(1) Elle se lève.

(2) Lorsque Cayrol est sorti, madame Desvarennes se dirige vers la porte de gauche en passant devant la table; Maréchal entre par le fond.

(3) Elle fait un pas vers le fond.

## SCÈNE IV

MARÉCHAL, puis HERZOG.

Maréchal sonne. — Un domestique entre.

MARÉCHAL.

Faites entrer M. Herzog.

Le domestique sort. — Herzog entre et salue Maréchal qui lui tourne le dos et sort par la porte de gauche.

HERZOG, le suit des yeux, puis lève les épaules.

On ne me salue plus... Tout est découvert (1).

## SCÈNE V

HERZOG, SERGE (2).

SERGE.

Je suis allé chez vous ce matin.

HERZOG.

J'ai trouvé votre mot en arrivant, et j'accours (3).

SERGE.

Pourquoi, depuis votre départ, m'avez-vous laissé sans nouvelles?

HERZOG.

Parce que celles que j'aurais pu vous donner n'étaient pas bonnes...

(1) Il descend avant-scène gauche.

(2) Serge entre par la porte de droite, vient à la chaise à droite de la table, et s'y assied.

(3) Il remonte à la chaise, à gauche de la table, et s'assied.

SERGE, s'animant.

Vous m'avez, dans cette affaire, mené comme un enfant... Vous m'aviez fait des promesses. Comment les avez-vous tenues?...

HERZOG, tranquillement.

Comme j'ai pu... Le jeu a ses hasards... On cherche Austerlitz : on rencontre Waterloo.

SERGE.

Vous m'avez indignement trompé.

HERZOG.

Très bien, j'attendais ça! Si l'affaire avait réussi, vous auriez accepté, sans scrupules, votre part de bénéfices. Elle a échoué : vous repoussez votre part de responsabilité.

SERGE, le regardant fixement.

Qui me dit que cette spéculation, qui me perd, ne vous enrichit pas?

HERZOG, ironique.

Ingrat! Vous me soupçonnez?

SERGE, avec rage.

De m'avoir volé, pourquoi pas?

HERZOG (1).

Ah! doucement, prince! Ce que vous me direz de blessant, il faudra en prendre votre part... Vous êtes mon associé.

SERGE.

Misérable! (2)

HERZOG.

Hein!... des personnalités! Je vous tire ma révérence. (Il va vers la porte.) Mais vous savez, vous avez tort... j'avais trouvé une nouvelle combinaison.

(1) Il se lève.

(2) Il se lève et descend avant-scène droite.

SERGE (1).

Ah ! assez ! Nous sommes perdus.

HERZOG (2).

Ce sont les faibles qui se laissent perdre. Les forts se défendent ! Abandonnez-vous, si vous voulez; moi, j'en ai vu bien d'autres ! Je me suis ruiné trois fois, et trois fois j'ai refait ma fortune... La tête est bonne ! Je suis à bas : je me relèverai.

SERGE.

Et si l'on ne vous en laisse pas les moyens?

HERZOG.

Je serai ce soir à Aix-la-Chapelle. A distance, on juge mieux ses intérêts (3)... Venez-vous avec moi ?

SERGE.

Non !

HERZOG (4).

Alors un dernier conseil qui vaut l'argent que vous perdez ! Confessez-vous à votre femme : c'est elle qui vous tirera d'affaire ! (5)

SERGE, l'arrêtant.

Non... par là (6) : vous ne rencontrerez personne !

HERZOG.

J'aime autant ça, adieu ! (Il lui tend la main. Serge ne lui tend pas la sienne. — A part.) De la fierté ! Après tout, il en a le droit : c'est lui qui paie !

Il sort par la porte de droite.

(1) Il traverse à l'avant-scène et va s'asseoir sur la chaise qui est au premier plan gauche.

(2) Il redescend à gauche de la table, puis va à l'avant-scène, un peu à droite.

(3) Il remonte à droite de la table, puis passe derrière.

(4) Il redescend près de Serge.

(5) Il remonte vers la porte du fond.

(6) Il lui montre la porte de droite.

## SCÈNE VI

### SERGE, MICHELINE.

SERGE (1).

Il a raison... Micheline seule (2)... (Voyant Micheline.) Déjà levée, chère enfant? On m'avait dit que vous étiez souffrante, et je me disposais à aller chez vous.

MICHELINE (3).

Je vous remercie. J'ai su que vous étiez rentré, et je suis venue.

Elle chancelle.

SERGE.

Mais vous vous soutenez à peine.

Il va pour la soutenir.

MICHELINE, s'éloignant vers la droite.

Ce n'est rien... Ecoutez-moi. Quelque pénible que cela puisse être, il faut que nous nous expliquions... Ah! croyez bien que j'aurais préféré me taire. Mais les événements marchent bien vite, et, dans quelques heures, il serait peut-être trop tard.

SERGE.

De quoi s'agit-il donc? Qu'a-t-on pu vous dire?

MICHELINE.

Toute la vérité, qu'on me cache depuis si longtemps. Pendant la cruelle nuit qui vient de s'écouler, ma mère a eu ce courage, et c'est avec désespoir qu'il m'a fallu comprendre que votre infidélité envers moi était encore la moindre de vos fautes.

(1) Il se lève et descend avant-scène droite.

(2) Micheline entre en chancelant par la porte de gauche : Serge va au-devant d'elle.

(3) Elle passe devant Serge et vient devant la table.

SERGE (1).

Ah ! Micheline! ne me jugez pas sans m'avoir entendu; ne vous laissez pas entraîner par ceux qui sont intéressés à me perdre dans votre esprit... Laissez-moi me justifier (2).

MICHELINE.

Et comment justifierez-vous vos désordres, qui vont aboutir à la ruine, à pis que cela, peut-être? Comment justifierez-vous la trahison dont j'ai été victime, quand, il y a six mois, à Nice, vous m'avez exposée à vous surprendre dans les bras de ma rivale?

SERGE.

Moi !

MICHELINE.

Ah ! ne niez pas : je vous ai vu ! (3)

SERGE.

Eh bien, oui, je suis coupable, et je ne trouverais rien à dire pour ma défense, si je n'avais eu en moi le regret profond de ce que j'ai fait. Je me suis montré ingrat... indigne... Mais j'en suis bien durement puni... (4). Micheline, me verrez-vous repentant, désespéré, sans me faire entendre une parole plus douce?.. Est-ce que je vais m'adresser inutilement à votre cœur ?

MICHELINE.

Ah! malheureux! Tu fais appel à mon cœur : tu sais pourtant bien que tu l'as brisé! Il était plein de toi, prêt au dévouement sans limite et à l'amour sans fin. Je faisais plus que t'aimer, je t'avais voué un culte... Je t'adorais... Tu étais mon Dieu! Et, comme à plaisir, tu as dé-

(1) Il s'approche de Micheline.

(2) Il remonte à l'angle gauche de la table. Micheline vient à droite de la table.

(3) Elle se dirige à droite, devant le canapé.

(4) Micheline s'assied sur le canapé. Serge vient entre la table et le canapé.

truit toutes mes illusions (1). De chute en chute, tu m'as amenée à ce point que de l'immense tendresse que j'avais pour toi il ne reste plus rien.

SERGE (2).

Non! non! c'est impossible! Micheline... Les fautes commises, je vous les ferai oublier... Est-ce que l'avenir ne nous appartient pas?

MICHELINE.

Que parlez-vous d'avenir... quand le présent est à peine à nous... quand vous êtes menacé si gravement, que chaque heure qui s'écoule vous met peut-être dans un plus sérieux danger! Quels que soient les griefs que j'aie contre vous, je n'ai pu m'empêcher de garder le souci de votre sécurité. Je me suis échappée de chez ma mère pendant son absence, et c'est à son insu que je suis près de vous.

SERGE.

Ah! vous voyez bien qu'elle veut nous séparer!... Elle me hait!

MICEELINE.

Ne l'accusez pas. Ce serait injuste, et bien inutile... Dans le malheur où nous sommes, vous la verrez à la hauteur des difficultés et du péril... Facilitez-lui la tâche, et je vous promets qu'elle ne reculera devant rien, dès qu'il s'agira de l'honneur.

SERGE.

Que faut-il donc que je fasse?

MICHELINE (3).

Il faut, sans un instant de retard, que vous partiez.

SERGE.

Et si je consens à faire ce que vous me demandez, vous me suivrez?

(1) Elle se lève.

(2) Il passe à gauche de la table.

(3) Elle remonte au deuxième plan, entre la table et le canapé.

MICHELINE.

Si vous l'exigez... C'est mon devoir, et je n'y manquerai pas.

SERGE.

C'est bien... Si cruelles que soient les paroles que vous venez de m'adresser... je vous remercie... (Micheline fait un pas vers la porte du fond.) Micheline!... Est-ce ainsi que vous me quitterez?... De vous n'ai-je donc rien de plus à attendre, rien de plus à espérer?

MICHELINE.

Le silence sur le passé, et, si je peux, l'oubli.

Elle sort par la porte du fond.

## SCÈNE VII

SERGE, seul (1).

Ah! tout ce qui pouvait me servir d'appui s'écroule (2), tout m'abandonne... tout... tout!... C'est l'effondrement! Ainsi, il faudrait donc faire ma soumission à la patronne!.. Ah! jamais! (Il prend un revolver dans le meuble à gauche.) Alors, ça... (Posant le revolver sur la table.) Il sera toujours temps!

## SCÈNE VIII

SERGE, puis PIERRE.

UN DOMESTIQUE, entrant du fond.

Mon prince, M. Pierre Delarue.

SERGE.

M. Pierre Delarue. Faites entrer. (Pierre entre.) Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur?

(1) Il va à la porte du fond.

(2) Il descend à droite de la table, passe devant et s'y appuie.

PIERRE.

Ne m'attendiez-vous pas?

SERGE.

Ma foi, non.

PIERRE (1).

Vraiment! Vous êtes, pour la famille dans laquelle vous êtes entré par ma faute, une cause de malheur et de honte...

SERGE.

Hein?

PIERRE.

Et vous ne vous êtes pas encore demandé comment j'avais la patience de vous laisser, depuis si longtemps, torturer ces deux malheureuses femmes?

SERGE, hautain.

Ah ça! mais pardon!... Je vous trouve étrangement hardi!... De quoi vous mêlez-vous? A quel titre et de quel droit vous permettez-vous de me tenir un pareil langage?

PIERRE, grave.

J'étais le fiancé de Micheline quand elle vous a aimé: voilà mon titre! Pouvant l'épouser, j'ai sacrifié mon amour au sien : voilà mon droit! Et c'est au nom de mon avenir brisé et de mon bonheur perdu que je viens vous demander compte de son avenir à elle et de son bonheur.

SERGE, railleur (2).

Ah! voilà qui est clair!

PIERRE (3).

Vous comprenez pourquoi je viens maintenant? Je me

(1) Il descend à droite de la table au premier plan ; Serge est à gauche, même plan.

(2) Il va s'asseoir sur la chaise, premier plan gauche.

(3) Il vient à l'angle gauche de la table.

constitue le défenseur de ces deux femmes et je vais essayer de les débarrasser de vous.

SERGE.

Et comment vous y prendrez-vous?

PIERRE.

De la manière la plus simple. Il faut que vous ayez quitté Paris, avant ce soir, sous peine d'être arrêté... Nous allons partir... Nous gagnerons la frontière. Là, nous nous battrons... Si le sort des armes vous favorise, vous serez libre de continuer vos infamies (1), mais, au moins, j'aurai fait tout ce qui dépendait de moi pour vous en empêcher.

SERGE.

C'est de la fantaisie toute pure! Un duel avec vous... au moment où je vais avoir besoin de ma belle-mère? Je ne lui donnerai certes pas ce grief contre moi (2)!

PIERRE.

Vous refusez?

SERGE.

Parfaitement.

PIERRE.

Alors, c'est en vain que je vous ai parlé comme je l'a fait?...

SERGE (3).

Je suis dans un jour d'indulgence... Il me plaît d'oublier ce que vous m'avez dit!

PIERRE (4).

Je dirai partout que vous avez refusé de vous battre.

SERGE.

On me connaît... Personne ne vous croira.

(1) Serge se lève.

(2) Il passe devant Pierre et va avant-scène droite.

(3) Il remonte au fond, en passant à droite du canapé.

(4) Il remonte au deuxième plan gauche.

PIERRE.

Prenez garde!

SERGE (1).

Ah! finissons! Vous me fatiguez. Je suis chez moi : je vous ordonne de sortir.

PIERRE.

Avec vous, soit!

SERGE.

Je vais vous faire jeter dehors.

PIERRE.

Et moi, je vais vous insulter devant tout le monde.

SERGE (2).

Ah ! vous le voulez ? Tant pis pour vous ! Vous me donnez pour mon départ un excellent prétexte. Des armes, deux amis, ce sera l'affaire d'un instant.

PIERRE.

Eh bien, allons (3)!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DESVARENNES.

MADAME DESVARENNES.

Pierre, laisse-nous seuls!

PIERRE.

Mais, madame...

(1) Serge vient près de la porte du fond.

(2) Ils redescendent tous deux à l'avant-scène, Pierre à gauche, Serge à droite.

(3) Ils remontent tous deux au fond ; au moment où ils vont sortir, madame Desvarennes parait.

MADAME DESVARENNES.

Je t'en prie.

PIERRE, à Serge.

Je vous accorde ce dernier délai, monsieur, mais je ne m'éloigne pas et j'attends.

Il sort par la porte de gauche.

MADAME DESVARENNES.

Vous auriez tué ce brave et loyal garçon, n'est-ce pas? Cela aurait bien avancé vos affaires!

SERGE (1).

Eh! madame, qu'il se retire, j'y consens. Je ne suis pas allé le provoquer.

MADAME DESVARENNES (2).

J'ai vu ma fille : elle venait intercéder pour vous. Malheureusement il est trop tard : vous êtes dans la main de la justice. Je ne puis plus rien pour vous.

SERGE (3).

Alors, que venez-vous donc faire ici?

MADAME DESVARENNES.

Vous poser une question... Nous autres, dans le commerce, quand nous avons failli et qu'il nous est impossible de nous relever, nous jetons du sang sur la souillure, et elle disparaît. Vous autres, dans la noblesse, quand vous êtes déshonorés, comment faites-vous?

SERGE, ironique.

Si je ne m'abuse, madame, vous me faites la faveur de me demander quels sont mes projets pour l'avenir? Je vais vous répondre avec précision... J'ai l'intention de m'éloigner pour quelque temps de Paris... Après, je verrai ce que je devrai faire. — Ma femme, sur les sentiments de laquelle je compte, malgré tout, m'accompagnera...

(1) Il redescend avant-scène droite, en passant entre la table et le canapé

(2) Elle descend à gauche de la table, passe devant et s'y appuie.

(3) Il vient à madame Desvarennes.

MADAME DESVARENNES, s'animant.

Ma fille ne me quittera pas.

SERGE [1].

Eh bien, vous viendrez avec nous. Cette combinaison m'agrée fort. Depuis mes malheurs, j'ai compris tous les avantages qu'aurait pour moi la vie de famille.

MADAME DESVARENNES.

Ma fille et moi dans le ruisseau où vous allez rouler!... jamais [2]!

SERGE [3].

Alors, qu'espérez-vous donc?

Un domestique entre et remet une carte à Serge, qui, après avoir lu, tombe assis sur la chaise à droite de la table.

MADAME DESVARENNES [4].

C'est très clair. On vient vous arrêter.

SERGE [5].

M'arrêter!... Moi! Allons donc!... Je vais essayer de partir. [6] Par là, j'aurais le temps.

MADAME DESVARENNES.

Et si la porte est gardée?

SERGE [7].

Eh bien, vous me tirerez d'affaire: vous y êtes aussi intéressée que moi. Vous ne me laisserez pas condamner.

MADAME DESVARENNES.

Le gendre de madame Desvarennes ne va pas sur les bancs de la cour d'assises, même pour être acquitté.

(1) Il va avant-scène droite.

(2) Elle descend avant-scène gauche.

(3) Il remonte au premier plan droite, entre la table et le canapé.

(4) Elle vient à gauche de la table, prend la carte, la lit et la rejette sur la table.

(5) Il se lève vivement.

(6) Il désigne la porte de droite.

(7) Il remonte à la console qui est à droite de la porte du fond, et cherche dans un petit coffret qui est dessus.

SERGE, avec emportement.

Eh! que voulez-vous donc que je fasse? (Elle lui montre le pistolet.) Me tuer! (Eclatant de rire.) Ah! ah!

MADAME DESVARENNES.

Ah! misérable!... Tu n'es même pas un Panine: les Panine savent mourir.

SERGE.

Vous savez bien que j'ai dix fois risqué ma vie [1]. Tenez! j'en ai eu l'idée tout à l'heure, mais cela vous rendrait trop heureuse. Rien qu'à cause de vous, je ne le ferais pas! [2] Et d'ailleurs, qu'importe! Qu'ils viennent : je les attends.

MADAME DESVARENNES [3].

Alors, cette fois, c'est bien fini! C'est l'infamie, le déshonneur, tout ce que j'ai redouté. Ah! jamais [4]! Et c'est lui seul qui en est la cause! Ah! dans le désespoir où je suis, ma raison se trouble... Il me vient des pensées qui m'épouvantent. J'ai peur de moi-même [5].

SERGE.

Allons, laissez-moi passer.

MADAME DESVARENNES.

Tu ne sortiras pas.

SERGE.

Vous êtes folle!

MADAME DESVARENNES.

Il faudra m'arracher de cette porte.

(1) Il redescend à droite de la table, et prend le pistolet.

(2) Il repose le pistolet et va se placer près de la porte du fond.

(3) Elle descend avant-scène droite.

(4) Elle remonte deuxième plan droite; Serge va au petit meuble qu est à gauche, y prend une liasse de billets de banque qu'il met dans sa poche.

(5) Elle se met devant la porte de droite; Serge traverse le théâtre en passant derrière la table, et vient à madame svarennes.

SERGE (1).

Laissez-moi passer!

MADAME DESVARENNES.

Tu ne sortiras pas d'ici vivant. Je te l'ai dit : fais-toi justice!

SERGE.

Mais laissez-moi donc passer!

Serge repousse violemment madame Desvarennes qui vient se heurter à la table sur laquelle elle s'appuie; sa main rencontre le revolver qu'elle prend; elle descend à l'angle droit de la table : Serge ouvre la porte. Au moment où il va sortir, madame Desvarennes fait feu, jette le revolver, puis recule à l'avant-scène gauche en jetant un cri.

MADAME DESVARENNES.

Ah!

Serge vient en chancelant jusqu'à la table, puis va tomber devant le canapé.

PIERRE, il entre vivement par la porte de gauche et voit le prince étendu.

Mort! (Le commissaire entre par le fond. — Pierre en le voyant.) En apprenant votre venue, vous le voyez, monsieur... le prince s'est tué!

(1) Il prend madame Desvarennes par la taille et à la gorge.

FIN

Paris. — Typ. G. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères — 28764.